



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT





LE COMTE
DE
GABALIS,
OU
ENTRETIENS
SUR
LES SCIENCES
SECRETES.

NOUVELLE EDITION,
AUGMENTÉE des Genies assistans & des
Gnomes irréconciliables.

Par l'Abbé DE VILLARS.

Quod tanto impendio absconditur, etiam solum-
modo demonstrare, destruere est. *Tertull.*

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez les Freres VAILLANT,

M. DCC. XLII.



L E S
G E N I E S
A S S I S T A N S .

À la mort du Maréchal de
L Schomberg, qui affligea toute l'Angleterre, fut un sujet de désespoir pour moi, & le coup funeste qui lui ôta la vie, me ravit en même tems un Pere, un Protecteur, & un Ami, que je trouvois heureusement assemblés en sa Personne. J'avois jetté les fondemens de cette grande union dans le Brandebourg, où des motifs tous differens nous avoient conduits. Mr. de Schomberg y étoit venu chercher la liberté de sa Religion qu'il

Partie II.

A

n'avoit pâ trouver en France, ni en Portugal ; & je m'y étois rendu pour me dérober à la fureur d'un Ministre d'Etat , ennemi de ma Famille , qui m'avoit ruiné entièrement dans l'esprit du Roi par de fausses accusations, dont la moins noire étoit , que j'avois favorisé l'opiniâreté des Huguenots du Languedoc , au lieu d'employer efficacement les Troupes qui avoient ordre de les convertir. Je ne sçai si le caractère d'étranger & d'exilé , qui établissoit quelque conformité dans notre destinée , ou plutôt celui de victime d'une Religion pour laquelle il avoit un attachement si ferme , & qui , quoiqu'elle ne fût pas la mienne , avoit pourtant donné lieu à mes malheurs , faisoit pancher son cœur à me vouloir du bien. Mais il est vrai qu'il eût pour moi toute la considération & toute la

tendresse imaginable. Je ne mangeois que chez lui , il me mettoit de toutes les parties , & je fus de tous les voyages qu'il fit en Hollande , sans avoir néanmoins jamais pénétré le mystère de ses Négociations. Il me fut impossible de résister à la tentation de passer la mer avec lui , à la suite du Prince d'Orange , qui fut appelé par les Anglois , pour les delivrer du despotisme naissant de son Beau-Pere. J'aurois pû avoir , par son crédit , de grands Emplois dans cet Etat ; mais l'amour de ma Patrie l'emportant sur l'ambition , je me contentai d'être spectateur d'une Tragédie , dont le dénouement a surpris tout l'Univers.

Le Parti du Prince d'Orange ayant prévalu , & toute la Nation ayant plié , de gré ou de force , sous l'effort de ses Armes , il les porta dans l'Irlande pour

reduire des Sujets rebelles , auxquels on donnoit , à juste titre , le nom de revoltés. La fortune , qui l'avoit accompagné jusques-là , ne trouva pas à propos de l'abandonner dans cette expédition. Elle le rendit Victorieux de tous ces Peuples. Mais le Maréchal de Schomberg , qui commandoit son Armée , paya de son sang & de sa vie , le gain d'une bataille livrée avec autant de bravoure que de justice. Sa mort fut un coup de tonnerre qui m'affomma. Je voulois le fuivre en l'autre monde , & ma douleur m'y eût certainement envoyé , sans le secours & les sages conseils d'un Gentilhomme Irlandois , qui eût l'honnêteté de m'entraîner chez lui. Sa Maison sembloit faite exprès pour un homme affligé ; elle étoit située dans la partie la plus reculée de ce Royaume , dans un endroit

solitaire & traversé d'Étangs, de Bois & de Prairies. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni tableaux, ni architecture délicate; mais tout y étoit commode, propre & bien entendu, & tous les Apartemens ne laissoient pas de présenter dans leur simplicité un objet très agréable à la vûë. Je fus reçu avec tout l'accueil possible dans cette Maison. J'avois eu le bonheur de rendre un service considérable à ce Gentilhomme; & il s'étoit conservé, à ma sollicitation & par le crédit du feu Maréchal, les biens qu'il possédoit en Irlande, & que la Catholicité alloit faire confisquer. La reconnoissance le fit entrer dans mon affliction; il prévint sa Famille sur l'obligation qu'il m'avoit, & sur le triste état de mon cœur: tellement qu'à mon arrivée, je trouvai des personnes déjà attendries, &

qui mêloient leurs larmes avec les miennes. On ne négligea rien de ce qui pouvoit me consoler. Je n'étois pas encore susceptible de consolation. Mon mal me paroissoit incurable , & tous ces remédes offerts ne servoient qu'à l'aigrir. J'éprouvai bien-tôt que la force du cœur humain ne va pas jusqu'à supporter long-tems une tristesse violente , & qu'il faut que nous finissions ou qu'elle finisse. J'avois déjà passé deux mois à verser des pleurs , à fuir les hommes , à ne chercher que les lieux sombres & les objets affreux , lorsque ma raison s'excita comme d'un profond sommeil , & ayant aperçû le désordre où l'excès de ma douleur avoit jetté toutes mes facultés , le trouble de mon esprit & la langueur de mon corps ; elle me fit comprendre que nos inquiétudes sont inutiles aux

morts , & que leur repos ne s'établit pas sur la ruine de celui des vivans , mais seulement sur la ferveur de nos prières , quand ils ont mérité d'en recueillir le fruit.

Je parus moins farouche ; la Compagnie de mon Hôte me devint plus supportable , & nous nous trouvions quelque fois ensemble dans sa petite Bibliothèque qui étoit fournie de Livres très rares. Il sçavoit beaucoup de choses & les sçavoit en honnête homme. De mon côté j'aimois ardemment l'étude & la lecture , & la pratique des gens de la Cour avoit assez humanisé tout ce que j'avois appris dans les Ecoles , lorsque l'on me destinoit pour l'Eglise ; de sorte que nos conversations n'avoient rien de pédantesque , & que nous maniyons un propos de Philosophie ou de Critique avec le même

agrément & la même facilité qu'on raconte une Avanture galante. La curiosité étoit la passion dominante de mon Irlandois , & il s'adonnoit plus aux Sciences secretes qu'à toutes les autres , quoiqu'il n'en ignorât aucune. Mon penchant ne me conduisoit pas là ; mais j'en avois pourtant pris quelque teinture dans le Brandebourg , chez un Juif qui m'avoit loué un appartement de sa maison , & dont l'honnêteté étoit si grande , qu'il me confioit la clef d'un Cabinet , où il avoit nombre de Volumes consacrés à l'Usage & aux mysteres de la Cabale ; M. Schits , c'est le nom de mon Gentilhomme , vouloit m'en montrer un de ce caractère , & nos yeux le cherchant dans les tablettes de sa Bibliothèque , nous ne fûmes pas assez heureux pour le découvrir. Mais en récompense j'en dé-

terrai un qui donna lieu à une longue conversation. C'étoit l'Ouvrage d'un Anglois profond. Il avoit pour Titre; **DE MEDIO STATU ANIMARUM.** Je compris d'abord qu'il pouvoit traiter du Purgatoire, & je ne me trompai pas. Je demandai à Mr. Schits, s'il y étoit fait mention du Purgatoire de St. Patrice. Il se prit à rire, & me repondit que non. Je m'informai à lui ce qu'il en pensoit, & fit cette opinion, qui étoit originaire de son Pays, y duroit encore. Il me repliqua qu'elle avoit cours parmi le Peuple; mais que les honnêtes gens l'avoient toujours regardée comme une fable inventée par des Moines, qui avoient trouvé le secret de s'engraïsser des illusions & de la crédulité des fots. L'Abbaye de ces Charlatans, ajouta-t-il, n'est pas fort éloignée d'une de mes terres, mes Vassaux y

portant leurs offrandes comme les autres. On y voit une affluence extrême de Pélerins de tous Pays , parmi lesquels il s'en trouve d'assez fous pour vouloir entreprendre le voyage de ce Purgatoire prétendu ; on leur en ôte bien-tôt l'envie par les descriptions effrayantes qu'on leur en fait , & particulièrement par l'idée des préparatifs qu'on leur impose , & des dangers qui en suivent l'exécution. On les conduit avec cérémonie jusqu'à la porte d'une grotte profonde & ténébreuse , & pendant qu'à genoux & tremblans , ils font les prières prescrites , les Moines s'infinuent dans le fond de la grotte par des souterrains , & y font entendre des gémissemens horribles & des coups de tonnerre capables d'épouvanter les plus résolus. Les Pélerins se retirent pleins d'effroi ; mais leur bourse y de-

meure immanquablement : car attendris & touchés , comme ils le sont , ils donnent jusqu'au dernier sol , pour faire soulager les ames de leurs parens , qu'ils croient detenuës dans ces cachots embrasés. Il n'en faut pas davantage , repris-je , pour me délivrer de la tentation de m'acheminer en ces quartiers-là ; il est assez de dupes sans moi , & d'ailleurs , je ne crois pas que ces Moines se puissent beaucoup enrichir des offrandes d'un Aventurier. Je m'étois pourtant proposé de consumer en petits Pèlerinages , le tems que le Prince d'Orange mettra à finir sa Campagne. Je vous conseille , me dit Mr. Schits , d'en attendre la fin chez moi , nous ferons notre possible pour vous y desennuyer , & si nos soins ne suffisent pas pour cela , nous y employerons ceux de nos Voisins. Il y a dans cette

Province un homme tout-à-fait extraordinaire par sa figure , par ses talens , & par sa maniere de vivre. Il connoît le génie de toutes les Cours , & je crois qu'il les a fréquentées. Je ferois fâché que vous fortissiez de cette contrée sans avoir le plaisir de le voir & de l'entretenir ; j'aurois l'honneur de vous accompagner jusques chez lui , si la goutte ne me tenoit pas si fort ; elle s'est éveillée cette nuit , & j'en ressens déjà la violence dans un genou. Mais que cela ne vous inquiette point , je vous donnerai de bons guides pour vous y conduire L'homme , dont je vous parle , s'est fait une loi de recevoir rarement des visites ; vous êtes naturellement si engageant que je vous suis caution que la vôtre lui fera très agréable. Je vous ai déjà dit que c'est un homme extraordinaire ; le

peu

peu de Commerce qu'il a avec le reste du monde fait qu'on ignore le lieu de sa naissance , & encore plus sa Religion : ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il a une si haute idée de la Divinité , qu'il ne s'en exprime jamais qu'avec un respect très profond , & qu'il attribue aux noms qu'il lui donne des vertus & des effets qui passent l'imagination. Le menu Peuple , qui juge toujours solement de tout ce qu'il ne connoît pas , en raconte des choses surprenantes. Il assure, comme une vérité , qu'il a passé deux cent ans dans cet Hermitage , sans qu'on l'ait vû manger ni vieillir ; qu'il est également instruit de l'avenir & du passé , & qu'enfin il a autant de facilité à communiquer avec les Habitans de l'autre monde , qu'il témoigne de repugnance à s'entretenir avec les hôtes de celui-ci. Je ne lui ai parlé que deux fois

Partie II.

B

en ma vie , & il m'a paru que le Ciel l'a doué d'une grande tranquillité d'ame , & d'une fanté très vigoureuse. Il a des clartés de tout ; mais son fort est la connoissance des Sciences secretes , qu'il possède dans la perfection , & que peut-être il a acquise dans les voyages ; car certainement il en a fait plusieurs , & je sçai de lui-même que sa solitude a eu de longs intervalles. Si vous pouvez vous captiver pendant quelques heures , pour mettre dans votre mémoire une ébauche des principes de cet art occulte , & une partie des termes qui lui sont propres , je suis persuadé qu'ils vous serviront de passe-port pour être admis à la participation de ses mysteres. S'il ne faut que cela , Monsieur , repliquai-je , je puis partir dès l'heure même ; je suis parfaitement instruit du jargon des Cabalistes , & mon Juif de

Berlin , qui avoit le goût rabbinique , m'en a si bien expliqué les principes , que moi-même je puis former des doutes assez spécieux à notre solitaire , pour lui faire croire que je m'y suis appliqué des tems infinis. Je sçai les noms divins , ceux des intelligences , & le langage des Chymistes ; je combine les Nombres à la Pithagoricienne , & je parlerois un mois entier des Constellations. En voilà trop , reprit Mr. Schits , vous pouvez partir quand il vous plaira ; souvenez-vous au moins d'être docile & de paroître confiant , oubliez les airs Cavaliers ; la modestie & la simplicité vous rendront de bons offices : Je vais ordonner les préparatifs de votre voyage , on vous munira de bonnes provisions , sans examiner si elles vous sont nécessaires ; car , à vous dire le vrai , votre dou-

leur vous a tellement formé à l'abstinence des Philosophes , que l'on ne sçait pas encore chez moi , si vous sçavez manger.

Je remerciai Mr. Schits de ses soins obligens , & ne songeai plus qu'à mon départ. Le domestique qu'il me donna pour guide , fut effrayé de mon dessein ; & pour me le faire abandonner , il dit en secret à mon valet de Chambre , que son Maître lui commandoit de me mener au Diable , que cet homme , que nous allions voir , étoit le directeur du fabat , & qu'il avoit bien plus de communication avec l'enfer qu'avec la terre ; il ajouta à ce récit mille circonstances prodigieuses & capables d'étonner un esprit foible & crédule : je ris de son extravagance , & partis sur le champ.

En mon chemin je roulois dans ma

tête mille pensées différentes , & mon cœur se trouvoit partagé entre la crainte & l'esperance ; tantôt j'appréhendois que le caprice & la bifarrerie ; qui sont presque toujours inséparables des solitaires , ne rendissent mes pas inutiles : tantôt j'écoutois agréablement certain pressentiment intérieur qui me promettoit un accueil agréable & favorable ; & enfin , ce pressentiment prévalant sur mes deffiances , je m'occupois sérieusement de toutes les choses que je devois proposer à notre Philosophie. Les Compagnons de mon voyage me voyant rêveur , chercherent à me divertir. Mon valet , qui est naturellement enjoué & intrépide , me dit alors ; il semble , Monsieur , que vous ayez peur du Diable ; mais rassurez-vous sur ma parole : jè porte le contre-poison de toutes les diableries dans

votre valise , & j'ai eu la précaution d'y enfermer un sac de drogues propres à mettre en fuite toutes les Troupes infernales ; nous avons du Millepertuis , de l'Anis , de la cendre d'Olivés , de la Ruë , de l'Encens , du Souphre , de l'Ellebore blanc , & par dessus tout cela , une phiole d'Essence , devant laquelle Lucifer , & tout le corps de ses Confrères ne tiendroient pas un seul moment.

Cette faillie me réjoit beaucoup : je continuai ma marche ; & le Ciel , qui peut-être ne d'aprouvoit pas ; m'inonda d'une pluie si abondante , que je fus percé jusqu'à la peau. Il fallut essuyer ce déluge ; car il n'y avoit sur notre route ni arbre , ni maison pour nous mettre à couvert.

Quand le Soleil commençoit à quitter notre horizon , & que la nuit alloit

marquer la fin de la journée, mon guide découvrit une petite chaumière où son Maître s'étoit réfugié une fois ; nous tirâmes diligemment de ce côté-là, & y étant arrivés, nous y fûmes reçûs d'un air si sauvage, que je crus être dans une Caverne de Cyclopes. L'Hôte, l'Hôteffe, & toute leur famille n'avoient de toutes les qualités de l'homme, que la seule figure, & encore étoit-elle si déguisée par la bisarrerie de leurs habits, que la vûe des satyres, tels qu'on nous les dépeint, étoit mille fois plus suportable. Je jugeai dès le moment qu'il ne falloit pas raisonner avec eux, ni en attendre aucune humanité. Mon valet se mit à faire du feu pour nous sécher. Il fut obligé de l'éteindre, parce que la fumée épaisse & puante, qui sortoit de la terre qu'on brûloit au lieu de bois, nous auroit chassés de

cette misérable habitation. Nous nous étions munis, par bonheur, de quelques bougies qui servirent à nous éclairer pendant que nous donnions la première attaque à nos provisions; tout étoit froid: mais à cela près, je ne mangeai de ma vie avec tant d'appétit. Après notre repas on nous dressa sur le pavé de la Chambre, une couche avec des peaux de Vaches sans apprêt: elles étoient sèches & si rabotteuses, que Morphée lui-même, avec ma lassitude, eût passé la nuit sans dormir. Je me trouvai le corps tout froissé, & mon manteau, qui d'ailleurs étoit empreint d'eau, ne me pût garantir d'une contusion générale. Mon Guide & mon Valet, auxquels la dure servoit de matelas, se vengèrent de leur insomnie sur la Philosophie. C'est, disoient-ils, la plus grande folie des hommes;

ne vaudroit-il pas mieux borner sa curiosité à la découverte des choses qui sont nécessaires à la vie , ou qui la rendent plus commode & plus agréable , que d'aller consulter ces hommes en-diablés sur l'avenir , ou sur ce qui se passe dans l'autre monde où nous ne ferons que trop tôt. On est assez habile quand on sçait vivre & conter. Ils en auroient bien dit d'autres, si les mouvemens inquiets, que je me donnois continuellement , ne les eussent arrêtés.

Nous délogeâmes de cette maison infernale au second chant du coq , après avoir payé grassement un si mauvais gîte. Le Maître du logis reçût mon argent avec une espèce d'extase , & c'étoit aparemment le premier qui étoit venu dans ses mains. Nous fûmes regagner notre chemin , & notre marche fut si heureuse , qu'à trois heures

de Soleil nous nous trouvâmes à la vûë de l'Hermitage que je cherchois. Sa situation me parut très avantageuse & même très agréable, en comparaison du Pays stérile & desert qu'il faut traverser pour s'y rendre. Il est bâti sur une petite hauteur où il y a un bouquet d'arbrisseaux, qui couvrent de leurs branches une fontaine d'où coule sans cesse une eau vive & claire, qui arrose un Valon fort riant. Je me sentis frissonner en aprochant de cet Hermitage, & ma fermeté naturelle, & tous les secours de ma raison ne me pûrent deffendre d'un petit saisissement que je devois, sans doute, à des préjugés assez mal fondés. Il ne dura guères, & la présence du Philosophe le fit évanoûir. Nous n'étions pas éloignés plus de vingt pas de sa porte, qu'elle s'ouvrit, & qu'il en sortit un homme d'u-

ne taille énorme , & néanmoins assez ressemblant au portrait que l'on m'en avoit fait. Il vint droit à moi sans rabat , sans chapeau , & couvert d'une longue saye , dont le tems avoit effacé la couleur. Je remarquai un air de joye sur son visage : ce qui me rassura entièrement. En effet , il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'empressement , & m'ayant pris la main , il dit , béni soit le Seigneur qui vous envoie visiter le plus indigne de ses serviteurs : je compte ce jour pour l'un des plus fortunés de ma vie , puisqu'il vous met devant mes yeux , vous qui êtes écrit en lettres d'or dans le Livre des Prédestinés , & qui dans un âge plus avancé , deviendra le plus zelé Parisien de toute la Sageffe. Vous croyez peut-être , mon fils , que votre voyage n'a été entrepris que par un motif

de curiosité , & votre propre cœur vous en repond ; mais desabusez-vous de l'un & de l'autre ; l'Esprit du très Haut , qui agit en nous indépedamment de tout ce que nous y faisons , en a été l'unique & secret Directeur. J'avance ces paroles sur la foi de mon Génie qui vient de me l'apprendre , & qui ne me trompe jamais. Il m'a tiré d'une profonde méditation , où deux vérités importantes commençoient à luire à mon intelligence , pour m'informer de votre avènement , & de mille particularités qui feront dans la suite les variations & le lustre de votre destinée.

Pendant qu'il me disoit de choses si agréables , je considérois attentivement sa figure , & pour n'en porter pas plus loin la description , il avoit un corps de Géant , la face très longue , les che-
veux

veux blancs & crépus , les yeux noirs & pleins de feu ; la bouche grande & garnie de toutes les dents , une barbe Capucinale , les sourcils épais , les mains d'une longueur sans pareille , & le teint frais & vermeil. Je vis tout cela d'un clin d'œil. Mais ce que j'y dois ajouter , & ce qui me fit plus de plaisir , c'est un parler gracieux & une physionomie si revenante , que je résolus sur le champ de lui donner mon estime & ma confiance.

Pour ne pas paroître incivil dans ce début , je lui rendis douceur pour douceur , loüange pour loüange , en lui témoignant que je m'estimois le plus heureux de tous les hommes , de pouvoir jouïr un moment de la conversation d'une Personne d'un aussi grand mérite , & que l'allégresse que je commençois à ressentir dans le fond de mon

Partie II.

C

ame, étoit capable de me faire oublier toutes mes infortunes.

Le compliment nous mena jusqu'à son habitation, où j'entrai avec un respect, égal à celui que l'on porte au Sanctuaire. C'étoit véritablement le domicile d'un Philosophe; tout y étoit mal rangé & dans une négligence extrême, hors un Cabinet qui étoit à côté de sa Chambre, où il enfermoit des bouteilles d'Essence, & des Poudres admirables. Mon valet me suivoit: il me pria de le faire retirer; & lorsque je demandai azile pour mes provisions, il me dit en souriant; vous appréhendez sans doute, mon fils, de faire mauvaise chère chez moi; vos précautions même le marquent assez: laissez toutes ces viandes grossières à vos domestiques; j'ai des mets plus exquis à vous présenter, & afin que vous n'en doutiez

pas, & que le soin de vous ravitailler ne vous cause aucune distraction : je vais vous délivrer pour quinze jours de tous les besoins du corps. Il fut alors prendre dans son Cabinet une petite bouteille de je ne sçai quelle liqueur, dont il me distilla quelques gouttes sur la langue, qui m'ôtèrent effectivement toute envie de manger, sans que je m'aperçûs d'aucun dégoût, ni d'aucune débilité. Voilà, continua-t-il, un Elixir tout divin : j'en fis autrefois une bonne part au bon-homme Cardan. Ce présent lui fut inutile par la sottise de son fils. Cet étourdi cassa la phiole où ce précieux trésor étoit enfermé, en la voulant déboucher.

Je ne jugeai pas à propos de lui demander ce secret qui seroit d'un grand secours à un homme de guerre, sujet à manquer de tout dans certaines occa-

sions. Je le pressai seulement de me faire part de ces vérités sublimes, qu'il commençoit à développer dans la méditation que son Génie avoit interrompue en ma faveur, & j'ajoutai à mes instances une très humble priere de m'apprendre par quel moyen les Philosophes, comme lui, communiquoient si facilement avec leurs Génies; car, lui dis-je, il y a long tems que j'entens parler de ces Génies dans le monde, & qu'il y a une maniere de se les concilier, sans que je me sois pû persuader que Socrate & ses Disciples, y ayent réüssi, à moins que l'on ne veuille convenir que ces grands hommes étoient de grands Magiciens, & qu'ils avoient de grands commerces avec l'Enfer.

Je vais, mon fils, repliqua-t-il; satisfaire pleinement votre curiosité. Ce matin, suivant ma coutume, après

avoir remercié le Dieu des lumières, de celle qu'il nous dispense par le ministère du Soleil, je me suis mis à déplorer le misérable sort des hommes, qui ont les yeux fermés sur la nature de leur Auteur, & entrant profondément dans l'examen des raisons qui peuvent les retirer de cet aveuglement inconcevable; j'ai compris qu'il n'y a rien de plus propre à produire cet effet salutaire, que de leur faire remarquer trois excellens caractères qui sont gravés & imprimés dans le fond de leur être, & que toutes les choses ne sçauroient effacer; sçavoir: l'unité, la vérité & la bonté; ce sont là trois choses qui n'en font qu'une, & qui se trouvent également, & sans interruption, dans tout ce qui est sorti des mains du Seigneur. Considérez-les bien, mon fils, & vous serez persuadé, comme moi;

que tous les êtres, de quelque espèce qu'ils soient, corps ou esprit, ne subsistent que par elles, & que leur absence, si elle étoit possible, emporterait leur destruction entière & leur anéantissement. Mais, pour vous le faire concevoir d'une manière claire, appliquons cette règle générale à un cas particulier, & essayons de donner de la force à cette vérité par la manière ordinaire dont on s'exprime aujourd'hui.

N'est-il pas vrai, que pour nous convaincre que l'or que l'on nous présente est effectivement de l'or, & non pas un autre métal; on nous dit simplement que c'est du bon or, du pur or, du vrai or: trois termes différens qui ne donnent qu'une même idée; à savoir, un or sans mélange, sans alliage, sans altération; de sorte qu'il est aisé de connoître que l'unité, la vérité

& la bonté ; non seulement distinguent ce qui est or , de ce qui ne l'est pas ; mais encore qu'elles établissent tout ce qu'il y a de réel & d'essentiel dans l'or ; étant impossible d'y concevoir autre chose , que ce qui fait que l'or est vraiment or ; que pensez-vous de cette chose , qui étant exprimée & énoncée diversement , se repand & se rencontre dans toutes , sans changement & sans diminution , si ce n'est que c'est ce Dieu qui les a créés , qui les fait subsister , & qui veut être tout dans ses Ouvrages. Nos prédécesseurs l'avoient bien pénétré , & c'est sur ce principe qu'ils disoient si noblement ; que Dieu est tout en toutes choses , parce que , hors de lui , on ne trouve que le néant.

Mais , mon Pere , repliquai-je , souffrez que je mette ici en œuvre le

peu de Philosophie qui m'est resté. Si Dieu est en toutes choses , & qu'elles ne soient rien en elles-mêmes , c'est à dire , si Dieu est toute leur Essence & leur Réalité , comme vous semblez le soutenir : n'est-ce pas confondre les créatures avec leur Créateur , & puis-je éviter de leur rendre les hommages que je lui dois , si je n'y découvre rien que lui ; comment accordez-vous cela. Prenez garde , mon fils , à ce que vous dites , repartit-il : votre conséquence n'est pas juste ; l'unité est tout ce qu'il y a de réel & d'essentiel dans les nombres , & néanmoins les nombres ne sont pas l'unité : ils n'existent en effet que parce que l'unité se communique à eux sans s'y confondre , & leur différence ne vient que de ce qu'elle s'y communique différemment. En voilà assez sur cette matière , qui , sans dou-

te , vous paroît trop abstraite & un peu mystique : je l'abandonne à vos réflexions ; elles vous conduiront à des découvertes satisfaisantes , & vous avouerez un jour qu'au lieu de languir dans l'ignorance de notre Dieu , nous devrions être convaincu par notre propre sentiment qu'il est impossible de venir à la connoissance de la créature , que par celle de son Créateur.

Je reviens maintenant à vos Génies , continua-t-il , & je vais essayer de vous ôter les préventions injustes que vous avez sans doute contre des esprits dont nous recevons tant de bienfaits : je permets aux âmes vulgaires de diaboliser toutes choses , & de mettre dans le sein de l'Enfer le principe de tant de merveilleux effets qu'elles admirent , & qui leur sont quelques fois si utiles. Mais pour vous que la sagesse

possède , ou va posséder , il ne faut pas que vous croiyez que les Demons , qui sont nos ennemis irréconciliables , veüillent travailler à nous faire du bien , ni que dans les maux infinis , qui remplissent tout leur sentiment & toute leur attention , ils puissent vaquer à tous les exercices bisarres qu'on leur suppose avec si peu de raison , & qui sont tous propres à nous les faire regarder plutôt comme des Comédiens qui grimacent , & plaisantent sur le Théâtre du monde , que comme des esprits malheureux qu'une flâme éternelle devore , & que la justice du Ciel renferme dans le puits de l'abîme.

Je suis persuadé , comme vous , lui dis-je , que le Diable n'est pas en état de se charger de tous les Rôles qu'on lui fait jouer sur la terre , & que son malheur lui donne d'autres occupa-

rions que celles d'arranger des images ,
 ou de rafraîchir des traces dans notre
 tête , pour salir notre imagination.
 Mais vous voulez bien , mon Pere ,
 que je me conforme à notre sainte Re-
 ligion , & à la croyance de l'Eglise ,
 qui le regarde comme un chien que
 Dieu a lié & tient à l'attache , & qu'il
 lâche quelques fois pour nous faire
 sentir notre foiblesse , ou pour punir
 nos infidélités. Je consens , reprit-il ,
 que vous le regardiez comme un pu-
 nisseur & un Ministre de la Justice du
 très Haut , & non pas comme un guide
 & un Bienfaicteur ; car ce sont là des
 titres & des qualités qui le distinguent
 entièrement des Génies , de qui nous
 ne devons attendre que des conseils
 utiles , des instructions solides & des
 services essentiels.

Si cette race est si bienfaisante, inter-

rompis-je , d'oà vient , mon Père , que les premiers Chrétiens se-laiſſoient immoler plutôt que de jurer par le Génie des Empereurs. C'eſt , repliqua-t-il , parce qu'il n'eſt pas permis à une créature de jurer par une autre créature , & parce que d'ailleurs une erreur commune leur faiſoit ſuſoſer que ces Génies étoient des Demons. Si ce ne ſont pas des Demons , comme vous le prétendez , ajoûtai-je , & qu'ils ſoient véritablement occupés à nous inſtruire & à nous diriger ; ne laiſſez-vous pas dans l'inaction cette multitude d'AnGES auxquels on nous aſſure que le Seigneur a confié le ſoin de notre conduite ; non , dit-il , leur deſtination & leurs Emplois ſont tous différens. Les AnGES ne nous dirigent que dans l'ordre de la grace , & pour nous acheminer à jouir du fruit de la Rédemption. Mais

les

les Génies , qui sont aussi des Anges & des Anges heureux , se rendent nos Directeurs assidus & vigilans dans l'ordre naturel & dans la Politique. Chaque homme a le sien dans quelque état qu'il puisse être , & la vigilance de ces Guides fidèles s'étend généralement sur tout ce qui a rapport à notre vie , à notre santé , à notre fortune & à notre honneur. Si l'on panche à nous aimer , si l'on prend parti pour nous dès la première vûë , si l'on nous favorise dans un Procès , si l'on nous fait des libéralités inopinées , si l'on nous applaudit dans les conversations , si nous pressentons les embûches qu'on nous dresse & les dangers qui nous menacent , si nous réussissons dans la guerre , dans le négoce , dans les Arts ; c'est aux Génies que nous sommes presque toujours redevables de ces

Partie II.

D

avantages , & c'est eux qui nous procurent ces bonheurs : je dis bien plus ; ce n'est que chez eux qu'il faut chercher la clef de ce je ne sçai quoi qui plaît & qui engage , qui forme ce qu'on appelle simpathie & raport naturel , & qui vient si peu de la nature , qu'à examiner de près le fond sur lequel il est apuyé, c'est à dire, l'humeur, le temperament , la figure du corps & le caractere de l'esprit , il ne devrait produire que des opositions & des contrariétés.

Voilà de beaux principes , mon Pere , lui dis-je , la question & la difficulté est de les prouver. Ne croyez pas , reprit-il , que cela m'embarasse : j'ai toutes les Histoires du monde pour garans de ce que j'avance ; Auguste n'auroit-il pas été égorgé dans la Macedoine , si son Génie n'eût pas averti son Medecin de le faire changer de place ,

tout malade qu'il étoit dans son Camp ; cet avertissement le déroba à la fureur des Soldats de Brutus , qui pénétrèrent jusqu'à sa tente , d'où il venoit de sortir , & firent main basse sur tout ce qu'ils y rencontrèrent. Mais Brutus lui-même se fut-il ôté la vie avec tant de résolution & de fermeté , si son Génie ne l'eût pas préparé à cet Acte tragique la veille de sa mort. Je vous parle là de deux illustres Romains qui étoient bien persuadés que leur République devoit sa gloire & ses prospérités à la conduite du Génie qui prenoit soin de sa fortune.

Cela est bien, repartis-je; mais pourquoi voit-on tant de gens haïs & malheureux , qui ne trouvent pas une pierre dans leur chemin , qui ne soit pour eux une pierre d'achopement & de scandale. Que fait leur Génie , est il

endormi ? Ne vous trompez pas , mon fils , il est des Génies , comme des grâces ordinaires , qui opèrent dans les âmes , selon les dispositions qu'elles rencontrent , remuant les cœurs faciles , ébranlant à peine les endurcis , & se taisant en quelque sorte à l'égard de ceux , dans lesquels le poids de leurs iniquités a étouffé la voix des remords. Les Génies font quelque chose de semblable , quand le sort de leur ministère les lie à une belle âme , à un naturel pliant , ils travaillent avec une application infatigable à lui attirer toutes sortes de biens ; mais il n'y a rien qui les décourage tant que d'être réduits avec des âmes dures , grossières , farouches & rebelles à tous leurs mouvemens. L'inutilité de leurs soins les rebute & les oblige de se retirer pour un tems. C'est pour cela que quoiqu'il

Y ait des Génies pour toutes sortes de gens , & que l'antiquité en convienne , le Peuple ne s'en est jamais aperçû , parce que sa brutalité est un obstacle à leur communication ; & que se rendant inaccessible à leurs inspirations & à leurs conseils , il leur convient de s'éloigner & de l'abandonner à son mauvais sens.

Il est vrai , lui dis-je , que l'Histoire n'en parle guère , & que l'opinion commune est , que les Génies ne sont que pour les grands Hommes. Ils sont pour tous , reprit-il , & leur nombre est si considérable & si vaste , que la Providence du très Haut en destine souvent deux à la même personne , quand elle se trouve élevée à un grand rang. Les Génies composent une illustre République qui renferme plusieurs Classes , & qui s'entretient par

une subordination admirable ; les Supérieurs ayant une autorité absolue sur les inférieurs , & ceux-ci se portant de leur gré à remplir diligemment les projets & les volontés des autres , dont ils deviennent très-souvent les Ministres. Il y a des Génies pour les Empires , pour les Royaumes , pour les Provinces , pour les Villes , & pour tous ceux qui les habitent. Il faut être imbu de ce système , si on veut démêler une infinité d'effets qui surprennent le monde , & dont les causes lui sont cachées. Les uns les établissent dans le Ciel , les autres sur la terre , les autres dans les personnes mêmes qui recueillent le fruit de ces merveilles. Mais ils se trompent tous , parce qu'ils les cherchent où elles ne sont pas , & que leur pensée ne tombant jamais sur les Génies qui les produisent , ils s'é-

partent toujours de leur but. Profitez, mon fils, des découvertes que je vous fais; ne soyez pas la dupe d'une erreur populaire: & loin de vous perdre avec tant d'autres, dans les chimères qu'on donne pour principe de ces liaisons secretes qui se forment dès la première vûe, & qui durent souvent jusqu'au dernier soupir, malgré le peu d'affortissement qu'on remarque dans les Sujets qu'elles unissent. Rendez à César ce qui appartient à César, & faites honneur aux Génies de leur Ouvrage, puisqu'ils en sont les seuls artisans. Si Theduti est si bien obéi, si Philandre a des amis si considérables, si Diomaque conserve ses emplois importants malgré ses envieux; si Oronte a des successions inopinées; & qu'il gagne tous ses procès; c'est un bonheur qu'ils doivent au ménagement de leurs Gé-

nies , qui se trouvent à la tête de leur Classe , agissant intérieurement pour eux , & font agir de même les Génies de leur dépendance , pour plier en leur faveur les personnes qui se trouvent commises à leur garde & à leur vigilance. Vous me direz que les grands Hommes ont un mérite & des qualités à les faire distinguer & réussir partout. Il est vrai ; mais combien de gens , avec des talens extraordinaires , ne laissent pas de languir toute leur vie dans l'infortune & dans l'oubli. Je ne veux pas entrer dans un détail ennuyeux pour vous rendre cette vérité sensible : le Commerce de la Cour & du grand Monde vous a sans doute présenté là-dessus plus d'exemples & de preuves que je ne vous en pourrois fournir. La chose que je vous demande , c'est de repasser dans votre mémoire tant d'u-

nions si bizarres que vous y avez remarqué , sans que l'on puisse s'imaginer que ce soit en vertu d'un prétendu rapport naturel des beaux Hommes liés avec de laides Femmes ; des gens polis avec des personnes grossières ; des Maris paisibles avec des femmes turbulentes. En un mot ; la bile attachée au phlegme , & le sang à la pituite ; d'où naissent des inclinations si mal assorties ? Et où est la source de ces panchans si disproportionnés , la rapporterez-vous au même tempérament , à la même humeur , au même teint , au même caractère d'esprit ? Mais il n'y a rien de plus dissemblable , comme je le suppose , & que vous le voyez. L'attribuerez-vous au caprice , à l'aveuglement qui suit le bandeau de l'amour ? Mais ce n'est rien dire , c'est donner l'effet pour la cause , & pour

preuve, ce qui est en question. Direz-vous que ces couples-là sont marqués au même coin, qu'ils sont nés sous la même constellation, & qu'ils participent aux mêmes influences ? Mais c'est là du jargon. Il y a long tems que nous sommes revenus de l'illusion de nos Peres, & que nous sçavons que les Astres & les Etoiles ne peuvent rien sur nos cœurs. Renoncez, mon fils, à tous ces faux préjugés ; laissez là ce mystérieux je ne sçai quoi, cette chimérique sympathie, que l'on veut follement qui soit la cause & la mere de ces amours subits, de ces affections impénétrables. Et puisque la source ne s'en découvre ni dans le corps ni dans l'esprit, & qu'elle n'y est point effectivement ; élevez-vous jusqu'à ces bienheureux Génies que le Seigneur a préparés pour les gouverner ; c'est là

que vous la trouverez. Je ne crois pas que vous leur donniez le pouvoir que nos Casuistes donnent au Diable sur nous ; ils lui permettent d'entrer familièrement dans nos têtes , d'y agiter , comme il lui plaît , le sang & les esprits , d'arranger à sa fantaisie les Images que les sens y ont introduits , de parcourir les traces de notre cerveau ; & enfin , de remuer à son gré tous les ressorts de la machine. Or comme c'est par l'impression que notre ame reçoit de ces troubles & de ces mouvemens différens , qu'elle est déterminée à former telle ou telle pensée , ou de l'enflamer de telle ou de telle passion ; il est aisé de comprendre que les Génies qui veillent sur nous , & dont l'autorité , qu'ils y exercent , est incomparablement plus grande que celle des Demons , peuvent tourner nos esprits aux

choses qu'ils nous jugent utiles. Il est vrai même que pour y réussir, ils s'aident souvent de la dextérité des autres Génies, avec lesquels ils ont des relations plus particulières, & c'est par cet endroit que les personnes mal assorties, comme celles dont nous venons de parler, se trouvent inopinément & réciproquement liées ensemble sans en pouvoir rendre de raison à elles-mêmes. Aussi quand les plis reçûs viennent à s'aplanir par le tems, ou parce que leur Génie ne prend plus d'intérêt à les conserver, ils aperçoivent alors avec étonnement l'irrégularité & la folie de leur choix.

Ne croyez pas, mon fils, que le secours mutuel que les Génies se prêtent soit imaginaire. Vous n'avez qu'à lire l'Histoire de Daniel pour être convaincu de la réalité. L'Ange, qui lui parle

dans

dans le dixième Chapitre, & qui pouvoit être le Génie des Hébreux, avoué que le Génie des Perles lui a résisté vingt-un jours ; mais qu'ayant appelé Michel à son secours, cet Archange avoit surmonté sa résistance par autorité ou par raison, en lui faisant sans doute entendre que la résidence que l'Ange, pour lequel il prenoit parti, souhaitoit faire auprès du Roi Persan, & les inspirations, qu'il vouloit lui donner en faveur d'Israël, ne seroient nullement préjudiciables à la gloire & aux intérêts de son Etat.

En effet, mon Pere, interrompis-je, l'écriture nous apprend que cet Ange resta depuis sans trouble auprès de la Personne de ce Prince ; mais, ajoutai-je, puisque les Génies s'entraident, & qu'ils ont des relations & des liaisons particulières les uns avec les

autres ; oserois-je me flater que le mien , qui est sans doute inférieur au vôtre , est dans quelque intelligence avec lui , & que c'est leur union qui m'a procuré tout l'accueil que je reçois dans cette heureuse journée , & que j'avoie que je n'ai jamais mérité. Comptez-le pour sûr , me repondit-il , c'est votre Génie qui vous a conduit ici , & qui a ménagé ce fond de curiosité que vous avez naturellement , pour vous inspirer celle d'entreprendre un petit voyage , qu'il vous importoit de faire , pour des raisons qui vous regardent bien plus que moi , & que vous connoîtrez avec le tems. Il a concerté toutes vos démarches avec le mien qui m'en a informé exactement , & qui , à votre arrivée , m'est venu arracher à mes pensées profondes , & m'a fait aller au devant de vous pour vous recevoir avec plus de courtoisie.

Mais , mon Pere , interrompis-je , si Mrs. les Génies ont un empire si absolu sur l'esprit & sur le cœur des hommes , qu'ils peuvent les tourner du sens qu'il leur plaît , comment sauverez-vous notre liberté ? Comment je la sauverai , reprit-il : hé ! quelle violence nous fait-on , quand on ne nous porte point au mal , & que l'on nous fait agir avec inclination & avec plaisir. Nos libertés sont-elles blessées , parce que le très Haut , voulant remplir le plan de ses desseins éternels , & empêcher les méchans de troubler l'ordre qu'il a établi dans ce bas monde , se rend en quelque sorte l'Econome & le frein de leur malice , dont il ménage si bien les usages , qu'il les tourne toujours à la gloire & à l'avantage de ses Elûs.

Il y a une Providence , continuait-il , pour les personnes laides , &

comme le Ciel ne veut pas que l'espèce souffre de leur inutilité , leurs Génies sont chargés du soin de leur établissement , & certainement ils s'en acquittent d'ordinaire avec un succès qui surpasse même l'espérance des intéressés. Votre pensée , lui dis-je , revient à celle d'un de mes Amis , qui soutenoit plaisamment que la concupiscence étoit entrée dans le monde en faveur des laides. Car , disoit-il , si les hommes étoient toujours de sens froid , & que la passion & le feu ne leur troublassent pas la vie , ces pauvres malheureuses courroient risque de porter leur solitude jusqu'au tombeau. Il disoit tout cela pour badiner , & vous badinez aussi sans doute dans ce que vous dites sur le même sujet. Cependant , à parler sérieusement , il faut convenir qu'il y a une Puissance secrète qui en-

chaîne les cœurs , & qui fait que chacun trouve sa chacune , suivant le Proverbe populaire. Je crois même que si on faisoit une liste des filles qui restent sans établissement , on trouveroit que le nombre des belles surpasseroit de beaucoup celui des laides , soit parce que celles-ci ont presque toujours plus d'esprit , ou parce qu'elles s'aident davantage , ou enfin , parce que la Providence & vos Génies se rangent de leur parti.

Il est certain, reprit-il , que le secours des Génies met un grand contrepoids aux disgraces de la nature , & que c'est lui qui a fait valoir tant de grands Hommes , dont le corps affreux & contrefait , eût blessé tous les yeux qui se seroient ouverts sur leur figure , sans certain éclat inexplicable que les Génies répandoient dans toutes leurs

Personnes, & qui les rendoit agréables partout. Vous croyez donc, mon Pere, interrompis-je, qu'Esopé, Socrate, Ligurgue, & tant d'autres, devoient une partie de leur mérite & de leur élévation à l'habilité de leur Génie? Oüi, mon Fils, continua-t-il, je suis persuadé que le commerce de ces Génies, avec lesquels ils traitoient si facilement, & qui ne les abandonnoient jamais, a fait plus de la moitié de leur sagesse & de leur reputation, & qu'ils lui étoient entièrement redevables de ces airs grands & supérieurs, de cet ascendant insurmontable qui entraînoit toutes les imaginations, qui impositoit à tous les Peuples, & qui faisoit recevoir toutes leurs paroles comme autant d'oracles.

C'est grand dommage, lui dis-je, que les hommes d'aujourd'hui se soient

rendus indignes de leur familiarité ; je compte ce malheur parmi leurs plus grandes disgraces , & il me semble qu'ils devroient mettre toute pierre en œuvre pour se reprendre avec eux.

Nous ne sommes pas broüillés si universellement que vous le pensez , repliqua-t-il , tous les jours ils confèrent encore à découvert avec les Philosophes , & s'ils ne communiquent avec les autres que pendant le sommeil, c'est pour les punir de les avoir pris pour des Demons. On a tort , repartis-je , de les confondre avec le Diable ; il est pourtant difficile de s'en abstenir , & moi-même , qui ai l'honneur de vous parler , & qui me pique de ne pas donner aisément dans ces erreurs communes , qui préoccupent tant de gens , je me sens porté à leur faire cette injustice , & je crois que je la commettrai ,

si l'extrême déférence , que j'ai pour tous vos sentimens , ne me retenoit sur cette pente. C'est pourquoi je vous conjure , mon Pere , de ne pas exercer ma foi plus long tems , de peur qu'elle ne succombe sous le poids de ces grandes épreuves. Vous m'avez dit des choses très belles & très sublimes ; mais elles subsistent sur des principes auxquels mon esprit est si peu accoutumé , & qui lui paroissent si nouveaux , qu'ils n'y resteront pas un moment , si vous ne les y arrêtez par des endroits plus sensibles. Hé bien , dit-il , il faut vous contenter. Les exemples & les faits nous persuadent souvent mieux que les raisonnemens les plus solides. Je vais vous en donner de si constans & de si avérés sur toutes les espèces de biens que nous recevons de nos Génies , que vous serez le plus opiniâtre de tous les

hommes , si vous ne vous rendez pas. Puisque vous avez cette complaisance pour moi , repris-je , permettez-moi de vous faire souvenir que vous avez dit que nos Génies forment en nous ces inclinations prévenantes que l'on attribue à la sympathie , qu'ils nous secourent dans nos maladies , qu'ils nous précautionnent contre les dangers , qu'ils nous découvrent par des pressentimens secrets , & que souvent notre fortune , nos établissemens , notre réputation & nos clartés sont leurs ouvrages , & des effets de leur bienveillance. Je vous entens , repliqua-t-il , vous voulez des faits qui confirment tout cela , & c'est ce que je me propose de faire pour ne vous laisser aucun doute , ni aucun scrupule sur cette matiere.

Commençons donc par ces affections subites qui se découvrent dès la

premiere vûë ; ces inclinations inopinées que l'on prétend être l'effet de certaine sympathie , & de certains rapports qu'on appelle naturels , & qui le font auffi peu , que l'amour auquel on donne ce nom. Ah , mon Pere , lui dis-je , permettez que je vous arrête là ; quoi ! vous débâtissez ainfi cet amour qui naît avec nous , qui s'explique en nous dans mille occasions , & que les peres & leurs enfans , les maris & leurs époufes reconnoiffent qu'ils tiennent de la nature. Oüi , mon fils , reprit-il , je lui ôte un nom qu'il usurpe fans droit & fans fondement. Cet amour n'est qu'un amour de reconnoiffance qui fe forme par le tems & par la raifon. L'habitude de vivre avec certaines gens qui nous nourriffent , nous élevent , nous inſtruiſent , nous carreſſent & nous deſtinent tout leur bien , fait

des impressions dans notre esprit & dans notre cœur, qui leur attirent notre tendresse & notre gratitude. La nature n'a aucune part à tout cela : si elle y en avoit le moins du monde, comme elle est intelligente & uniforme, on ne prendroit pas si souvent le change, & on ne verroit pas tant d'enfans qui pleurent leur pere qui est encore en vie, pendant qu'ils persécutent & haïssent celui à qui ils doivent très certainement le jour. Cette preuve m'a toujours paru de bon alloi. Un de vos plus grands Auteurs la trouvoit incontestable, & je m'y veux tenir comme lui.

Retournons à présent au panchant secret qui se fait ressentir dès la premiere vûë, & qui est causé qu'une personne étrangère, & dont le nom nous est inconnu, nous plaît soudainement,

& que nous nous déclarons pour elle , au préjudice même de celles auxquelles le sang nous unit , ou que nous avons pratiquées pendant plusieurs années. On n'a jamais pû rendre raison de ce mouvement subit de notre cœur , qui nous intéresse si fort pour un nouveau venu , que nous ressentons sa bonne ou sa mauvaise fortune , ses gains & ses pertes , comme les nôtres propres.

Je vous ai déjà dit que cet intéressement d'une personne pour une autre , ou de toutes les deux ensemble , se doit rapporter à la liaison ou à la subordination de leurs Génies , qui de concert , ou l'un par l'ordre de l'autre , creuse dans leur ame cette pente secrète qui ne manque jamais de se manifester à la présence de l'objet déterminé. Ce penchant , qui se forme en nous par les plis

&c

& les traces que notre Génie imprime dans notre cerveau , y demeure presque toujours enfermé comme dans son Génie , tant que l'objet ne paroît pas ; je dis , presque toujours : car il arrive quelque fois qu'il ne laisse pas de s'y développer malgré l'absence ; c'est ce que vous allez voir dans une Avanture qui , dans les tems passés , a fait l'admiration de toute l'Asie.

Odatis , fille unique d'Omartes , la Princesse la plus aimable de l'Orient , étoit nubile. Le Roi , son Pere , qui songeoit tout de bon à la marier , lui promit qu'il ne violenteroit jamais son inclination , & qu'elle disposeroit de son cœur & de sa destinée. Pour lui tenir parole , il fit repandre des billets par toute l'Asie , pour avertir ceux qui pouvoient prétendre à cet illustre mariage , de se rendre au premier jour de

Partie II.

F

Janvier dans la Capitale, parce qu'il reconnoîtroit pour son Successeur & pour son Gendre celui que sa Fille choisiroit pour son Epoux. Voilà bien des Princes en mouvement, & principalement ceux qui étoient les plus voisins des Etats d'Omartes, à cause de la bienféance. Histape, Roi des Médes, avoit un Frere, nommé Zariadrer, qui étoit, sans contredit, le Prince le plus accompli de son tems. Son Génie, qui veilloit à sa fortune, resolut de lui faire donner cette Couronne avec la plus charmante de toutes les Epouses. Comme il se trouvoit de la même Classe que celui d'Odatis, & qu'ils étoient dans une union parfaite, il le fit entrer aisément dans son dessein; ils prirent ensemble des mesures pour l'exécuter, & ils les prirent si justes, que dans une même nuit, & dans

la même heure, l'un se presenta durant le sommeil à Odatis, sous la figure de Zariadrer, & l'autre à Zariadrer, sous celle d'Odatis. L'Image que l'aparition de ces Génies travestis laissa dans leur imagination, fit une blessure si profonde dans leur cœur, qu'ils ne pouvoient plus vivre sans penser l'un à l'autre. La déclaration d'Omartes inquiétoit la Princesse sa fille; elle appréhendoit plus que la mort, que Zariadrer, qui étoit éloigné d'elle de plus de deux cent lieuës, manquât au rendez-vous, faute d'avis. Dans cette crainte si juste, elle dépêcha un homme de confiance pour l'informer de ses vœux, & le presser de hâter sa marche. Son Génie l'avoit déjà instruit de tout dans une seconde aparition. Le Courier le trouva parti, & le joignit en chemin. Zariadrer ouvrit la lettre qu'il lui

portoit de la part de la Princesse, & il la lût avec tous les transports qu'on peut imaginer. Ce qui l'embarassa un peu & diminua sa joye, c'est qu'Odatis lui marquoit que, quoique le Roi son Pere eût toutes les complaisances pour elle, & qu'il se fût engagé à la laisser décider du sort de son cœur, elle s'apercevoit bien qu'il auroit quelque peine de la voir marier à un Etranger. Malgré cette douloureuse circonstance, il ne laissa pas de poursuivre sa route, & il espéra que son amour, qui tenoit du merveilleux, triompheroit de tous les obstacles qu'on oseroit à ses desirs. Le jour prefix par les billets étant arrivé, les Princes avertis se rendirent dans la grande Sale du Palais d'Omartes, au bout de laquelle on avoit élevé une espèce de Théâtre, d'où l'on pouvoit distinguer tous les

Affistans. Le Roi y fit monter sa Fille & la suivit. Il avoit dressé le Cérémonial de la déclaration de son choix c'étoit de boire d'une liqueur exquisite dont on avoit rempli une coupe d'or, & d'en faire part ensuite à celui qu'elle choisiroit pour son Epoux. Odatis tint long tems la Coupe entre ses mains sans l'aprocher de ses lèvres. Elle portoit de tous côtés ses regards inquiets, pour voir si elle ne découvroit pas Zariadrer. Il parut dans ce moment d'inquiétude, & ayant percé la foule, il fut mettre aux pieds de la Princesse le charmant Original, dont la seule copie avoit allumé dans son ame une si belle & si constante ardeur. Odatis le releva, & ayant bû, sans plus hésiter, dans la Coupe Nuptiale, elle la presenta à Zariadrer. Ce coup imprévu étourdit toute l'Assemblée des Pré-

tendans , & dans leur étonnement , ils firent un cercle autour d'Omartes pour exhaler leurs plaintes & leurs murmures. Les deux Epoux profitèrent de ce tumulte , ils sortirent du Palais & furent monter hors des portes de la Ville , dans le Chariot qui avoit amené Zariadrer , & qu'il y avoit fait rester exprès. De là ils tirèrent diligemment vers la Mer Caspienne , où étoient les Etats d'Hiftaspe , où ils vécutent dans une union si douce & si parfaite , qu'elle a servi depuis de modèle à tous les Mariages heureux.

Voilà , mon Pere , lui dis-je , une jolie Histoire , si elle étoit véritable. Comme vous l'avez puisée dans l'antiquité fabuleuse , je ne vous sçaurois dissimuler qu'elle m'est un peu suspecte. Elle ne vous peut l'être , repartit-il , ou vous devez douter de rou-

tes choses ; car il n'y en a jamais eu de plus autorisée que celle-là. Il a été un tems que les Afiatiques l'avoient dépeinte dans leurs Temples , & dans leurs Maisons ; leurs Poëtes & leurs Bergers en faisoient le sujet de leurs Vers & de leurs Chançons , & c'étoit comme une espèce de bonheur dans une Famille , lorsqu'un enfant y portoit le nom d'Odatis ou de Zariadrer. Mais je vois bien ce que c'est , vous aimez les Histoires récentes , il faut vous satisfaire.

Loin donc de vous accabler d'exemples & de faits , que les Grecs & les Latins me fournissent , & de les armer contre vous , pour vaincre votre incrédulité ; j'oublie , en votre faveur , tout ce qu'ils ont écrit des Génies , leurs aparitions à leurs grands Hommes , leurs communications avec leurs

Philosophes , tant d'avertissemens , d'instructions & de conseils donnés , tant de bienfaits départis , tant de bonheurs ou de malheurs annoncés , tant de dangers & de maux prévenus , tant de menaces faites , tant d'indignations marquées , tant de guérisons miraculeuses suggérées ; & enfin , tant d'autres choses si utiles & si éclatantes , qu'il ne faut rien croire , si on prétend qu'ils nous ont imposé. Loin , dis-je , de me prévaloir contre vous de ces merveilles si constantes & si vraies , & dont j'ai de si bons & de si illustres garants ; je vous promets de mépriser ce que l'on nous raconte d'Alexandre : sçavoir , que son Génie , déguisé sous la forme d'un serpent , lui découvrit en songe une simple propre à guérir la blessure mortelle de Ptolomée , le plus brave , & peut-être le plus nécessaire

de ses Lieutenans. Il avoit le bras percé d'un coup de flèche empoisonnée, & il auroit péri sans doute sans ce remède spécifique, qui lui conserva une vie si chère à son Général. Je ne vous sçaurai pas mauvais gré non plus, si vous comptez pour rien ce que l'Empereur Antonin nous dit de lui-même; il nous assure qu'étant sujet à de fréquens vertiges, & à de grands vomissemens de sang, il fut délivré de ces deux infirmités, par une opiate qui lui fut inspirée pendant le sommeil. En un mot, mon Fils, vous pouvez regarder ces narrations, & mille autres que je supprime comme des antiquailles & des illusions des premiers tems. Mais puisque les Auteurs, qui aprochent le plus de nous, sont ceux qui sans doute méritent votre créance, vous ne la refuserez pas à ce que Marcile Ficin.

écrit du célèbre Avenzoar. Il dit que ce Médecin Arabe souffrit cruellement d'une fluxion sur les yeux , & qu'un autre Médecin , de ses Amis , qui étoit mort depuis deux ans , lui aparut la nuit , & lui aprit à faire un collyre , dont l'aplication le guérit parfaitement. Je ne pense pas , mon Fils , que vous soyez d'humeur à croire que les morts reviennent , ni qu'une ombre , qui n'est rien , s'habille en Pharmacopole pour rendre de pareils offices. Ce fut aussi le Génie d'Avenzoar , ou de son Ami deffunt , qui voulut faire revivre , par cette guérison , les témoignages d'une amitié qui leur avoit été si chère , & dont il avoit peut-être été le principal artisan & le secret Entremetteur. C'étoit un sentiment commun à toutes les Nations , & même à celle des Juifs , qui se distinguoient

de toutes les autres , que les aparitions des morts & des vivans absens , se faisoient toutes par le Ministère des Génies. Quand Saint Pierre , délivré de sa prison , vint heurter à la porte de Marie , mere de Jean ; ceux du logis , à qui la jeune Rode , qui l'avoit reconnu à sa parole , annonça sa présence & son évasion , s'écrièrent tous d'une voix : ce n'est pas lui , c'est son Ange. La Judée donnoit alors ce nom-là aux Génies ; mais depuis les Docteurs , pour une plus grande distinction , ne l'ont attribué qu'aux esprits qui aparoiſſent pour le très Haut , & le représentent. Saint Augustin , & quelques autres Peres ont suivi cette maxime , & ils mettent toujours les Anges à la place du Seigneur , lorsqu'il se montre , ou qu'il parle aux Saints Patriarches.

Je ne sçai que vous dire là-dessus , interrompis - je ; j'admire vos Génies guérisseurs , & j'attends que vous me parliez des Génies instruisans. Je suis à vous , repliqua-t-il , & je veux même ménager votre aversion pour l'antiquité , & pour ce qui a l'air étranger. Alors , continuant le discours , il me demanda si je recevois l'autorité de St. Augustin. Ah ! mon Pere , m'écriai-je , elle est en vénération dans tout le monde Chrétien , & il faudroit y être bien neuf pour la rejeter. Hé bien , mon Fils , reprit-il , ce Docteur si profond , si vénérable , & que vous regardez , avec raison , comme une des plus grandes lumieres de l'Eglise , nous assure , dans un de ses Livres , que le Déclamateur Eulogius avoit sué plusieurs jours inutilement , pour entendre un passage de Ciceron ; mais que dans le

tems

tems qu'il désespéroit le plus d'en découvrir le véritable sens, il lui aparut pendant le sommeil, & lui en donna une parfaite intelligence. Ne vous imaginez pas que Saint Augustin quittât son lit pour comparoître devant celui d'Eulogius ; car il avouë lui même que cette Comédie fut jouée sans sa participation, & en son absence : aussi n'y avoit-il point eu d'autre Acteur que son Génie, qui avoit voulu tirer de peine & d'embaras ce pauvre Rétheur, pour lequel Saint Augustin avoit quelque estime. Cardan le Fils ne dit-il pas quelque part, que son Pere avoit de longues & fréquentes conversations avec son Génie, & que c'est là où il aprit ce qu'il sçavoit de meilleur & de plus sublime ? Il ajoûte, ce me semble, dans le même endroit, qu'un Philosophe Italien, qu'il nomme, & dont je

Partie II.

G

ne me souviens pas , devoit la meilleure partie de sa Science à la communication des Esprits. Mais , mon Fils , voici quelque chose de plus moderne , & qui est connu dans tout votre País. Je vous l'allégué avec d'autant plus de plaisir , que je suis persuadé que les Histoires étrangères , dont j'ai bonne provision , vous seroient beaucoup moins agréables.

Un Sçavant de Dijon s'étoit fatigué tout le long du jour sur un endroit essentiel d'un Poëte Grec , sans y pouvoir rien comprendre. Rebuté & fâché de l'inutilité de sa longue application , il se couche : son chagrin l'endort ; & comme il est dans le fort du sommeil , son Génie le transporte en esprit à Stockholm , l'introduit dans le Palais de la Reine Christine , le conduit dans sa Bibliothèque , il suit des

yeux tous les Livres , & les regarde. Etant tombé sur un petit Volume , dont le titre lui paroît nouveau , il l'ouvre , & après avoir feüilleté dix ou douze pages ; il y aperçoit dix Vers Grecs , dont la lecture lève entièrement la difficulté qui l'a si long tems occupé. La joye qu'il ressent à cette découverte l'éveille : son imagination est si remplie de cette Poësie Grecque , qu'elle lui revient , & qu'il la répète sans cesse ; il ne veut pas l'oublier , & pour cela il bat le fusil , & avec le secours de sa plume , il s'en décharge sur le papier ; après quoi il tâche de rattraper son sommeil. Le lendemain , à son lever , il réfléchit sur son Avanture nocturne , & la trouvant des plus extraordinaires dans toutes ses circonstances , il se résout de la suivre jusqu'au bout. Mr. Descartes étoit alors en Sué-

de auprès de la Reine , qui aprenoit sa belle Philosophie. Il le connoissoit de réputation ; mais il avoit plus de liaison avec Mr. Chanut , qui y étoit Ambassadeur pour la France. C'est à lui qu'il s'adressa pour faire rendre une de ses Lettres à Mr. Descartes , & pour l'engager à lui répondre , il le supplia de lui marquer précisément si la Bibliothèque de la Reine , son Palais , & la Ville de Stockholm , sont situés de telle maniere ; si dans une des Tablettes de cette Bibliothèque , & qui est dans le fond , il y a un Livre de tel Volume , de telle couverture , & avec tel titre sur la tranche : & enfin , si dans ce Livre , qu'il le conjure de lire exactement pour l'amour de lui , en cas qu'il s'y trouve , il n'y a pas dix Vers Grecs tous semblables à ceux qu'il a mis au bas de sa Lettre..

Mr. Descartes , qui étoit d'une civi-
 lité fans pareille , satisfit bien-tôt notre
 Sçavant ; il lui répondit que le plus
 habile Ingénieur n'auroit pas mieux ti-
 ré le plan de Stockholm qu'il étoit dans
 sa Lettre ; que le Palais & la Biblio-
 thèque y étoient très parfaitement bien
 dépeint , qu'il avoit trouvé le Livre
 en question dans la Tablette dessignée ;
 qu'il y avoit lû les Vers Grecs men-
 tionnés ; que ce Livre est très rare ;
 Mais néanmoins , qu'un de ses Amis
 lui en avoit promis un exemplaire qu'il
 enverroit en France par la premiere
 commodité ; qu'il le suplioit d'agréer
 le présent qu'il lui en faisoit par avan-
 ce , & de le regarder comme une mar-
 que de l'estime particuliere qu'il avoit
 pour sa Personne. Cette Histoire est
 publique , & il y a peu de gens de lit-
 térature qui l'ayent ignorée.

G 3

Je vous avoüe , mon Pere , lui dis-je , que cela est fort , & que j'aurois tort d'en exiger davantage sur le compte des Génies qui nous instruisent. Mais , puisque vous êtes en si beau chemin , dites-moi quelque chose de ceux qui nous précautionnent contre les dangers , & qui nous découvrent l'avenir. Vous m'embarquez , répondit-il , sur une vaste & spatieuse Mer : j'ai mille Histoires à vous raconter sur ce sujet , toutes originaires de votre País. Mais , pour ne vous pas fatiguer par le grand nombre , j'en vais trier quelques-unes , dont la vérité n'aura pour garand , que des Personnes illustres qui vivent encore , & que je ne doute pas qui ne soient de votre connoissance. Avant que de mettre la voile au vent , agréez que je vous fasse part de ce que j'ai pris autrefois à Paris , d'un Jésuite qui a tout

l'air d'être un parfaitement honnête homme & de ne mentir jamais. Il me dit que lorsqu'il étoit jeune Régent , il se proposa un soir de se lever plus matin que de coutume , pour faire une cinquantaine de Vers qui manquoient à une Pièce que ses Ecoliers devoient déclamer. Il se leva en effet de grand matin , & ayant repris ses habits , il fut chercher de la lumière. Il revint dans sa chambre pour travailler , & s'étant assis dans sa chaise , il vit sur la table une feuille de papier remplie de sa main , & où les Vers , qu'il méditoit de composer , étoient écrits. Ce spectacle le ravit ; il fut quelques momens dans une espèce d'extase , & ne croyant pas qu'il fût obligé au Diable de ce bon office , parce qu'il ne faisoit rien pour lui plaire , il donna à son bon Ange tout l'honneur d'un Ouvrage , dont

il étoit redevable à la bonté de son Génie qui avoit voulu lui épargner la peine de se froter le front durant quelques heures.

Laissez-là , lui dis-je , vos Jesuites : je ne suis pas surpris de ce qui est arrivé à celui-là ; l'Univers ne me semble être fait que pour eux , & il n'y a pas une créature qui ne leur soit de quelque usage.

Je quitte leur Compagnie , reprit-il , pour passer à celle d'une personne très-illustre par son rang & par sa vertu ; c'est Madame la Princesse de Conry , Nièce du Cardinal Mazarin. Le Génie de cette Princesse pieuse , lui fit voir en songe un appartement de son Palais prêt à s'écroûler , & ses Enfans , qui y couchoient , sur le point d'être enlévelis sous les ruines. L'image affreuse , qui étoit présentée à son ima-

gination, remua son cœur & tout son sang. Elle frémit, & dans sa frayeur, elle s'éveilla en sursaut, & apella quelques femmes qui dormoient dans sa garde-robe. Elles vinrent au bruit recevoir les ordres de leur Maîtresse. Elle leur dit sa vision, & qu'elle vouloit absolument qu'on lui apportât ses Enfants. Ses femmes lui résisterent en citant l'ancien Proverbe, que tous songes sont mensonges. La Princesse commanda qu'on les allât quérir. La Gouvernante & les Nourrices firent semblant d'obéir, revinrent sur leurs pas dire que les jeunes Princes dormoient tranquillement, & que ce seroit un meurtre de troubler leur repos. La Princesse, voyant leur obstination, & peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eût plus moyen de reculer; on fut

chercher les jeunes Princes , qui furent à peine dans la chambre de leur Mere , que leur appartement fût abîmé. Toute la Cour a été informée du songe de la Princesse.

Elle le regarda elle-même comme une faveur singuliere du Ciel , qu'elle avoit reçûë par le ministère de son bon Ange ; çar , disoit-elle aux Personnes qui venoient la féliciter , j'entendois une voix importune dans le fond de mon cœur , qui me pressoit sans relâche de faire déloger mes Enfans. La question est , mon Pere , interrompis-je , de sçavoir si cet avis salutaire est l'ouvrage d'un Ange , ou de quelqu'un de vos Génies. L'Histoire , que je vais vous raconter , reprit-il , en décidera en dernier ressort.

Un Conseiller du Parlement de Paris : j'ai oublié son nom ; mais cette a-

wanture a été scûë de bien des gens par le récit qu'il en a fait. Ce Conseiller dormoit profondément dans son lit. Pendant le sommeil, il crût voir un jeune homme, qui, avec véhémence & d'un air très vif, lui répéta plusieurs fois plusieurs mots dont l'idiome lui étoit inconnu. Ces mots entrèrent tellement dans sa tête, & s'y arrangèrent si distinctement, que s'étant éveillé, il se fit apporter de la lumière & du papier pour les écrire. Il le fit, & après il éteignit sa bougie & ne songea plus qu'à se rendormir. Il ne pût fermer les yeux le reste de la nuit. Son songe & les paroles étrangères lui revenoient toujours dans l'esprit, & se trouvant inquiet au dernier point, il prit le parti de se lever & de se distraire sur un procès qu'il devoit rapporter dès qu'il seroit jour; il s'habilla, & avec son équipage

de Magistrat , il se rendit au Palais. Comme il étoit fatigué & abattu par son inquiétude & son insomnie , il proposa à trois ou quatre de ses Confrères , qui avoient été aussi diligens que lui , & avec lesquels il s'étoit entretenu de la cause qui faisoit le sujet de son rapport , d'aller boire un coup , disant qu'il en avoit besoin. Ces Messieurs taupèrent à la proposition , & furent ensemble à la buvette. Il leur dit là son aventure , & leur montra les mots barbares qu'il avoit écrit sur un morceau de papier. Ils avoient presque tous voyagé après leurs études , & les uns sçavoient l'Anglois & l'Allemand , les autres l'Italien & l'Espagnol.

Ils ne connurent pourtant rien à ce qu'on leur montra. Alors un de la troupe dit aux autres ; nous voilà bien embarrassés,

barrassés, Messieurs; Mr. de Sommaise n'est qu'à trois pas d'ici: il est versé dans les Langues les plus inconnues; envoyons-le quérir, sur le prétexte de lui communiquer une affaire importante, il viendra à notre priere, car il est honnête & poli. Ce parti plût à l'Assemblée: on fait venir Mr. de Sommaise, & après quelques préludes enjoués, on mit devant ses yeux le morceau de papier, en lui demandant s'il connoissoit l'idiome des mots qu'on lui presentoit. Oüi, répondit-il, c'est du Syriaque, écrit en François. Mais, lui dit-on, que signifient-ils? Pour en faire une version juste, repliqua-t-il, il faut lire ainsi; fors de ta maison, car elle tombera en ruine aujourd'hui à neuf heures du soir. On fit un éclat de rire sur la version, & on prétendit que le songe n'étoit qu'un jeu & un conte.

Partie II.

H

fait à plaisir. Un des plus prudens de la Compagnie, qui voyoit, à l'air du Conseiller intéressé, qu'il ne leur imposoit pas, dit à ces Messieurs les rieurs; vous riez & vous badinez de tout cela : pour moi je traite cette affaire plus sérieusement que vous autres. Je vous jure que si cela me regardoit, je ne serois pas un moment sans déménager. Puis se tournant du côté du Conseiller, il lui dit; croyez-moi, Monsieur, retournez-vous-en chez vous, & mettez tous les Crochetteurs du quartier en mouvement, vous en ferez quitte pour remettre vos meubles en place, en cas qu'il n'arrive rien. Le Conseiller profita de l'avis, & il éprouva qu'il étoit salutaire; car la maison, depuis le comble jusqu'en bas, s'écroula à l'heure précise que ce charitable Génie lui avoit marquée. Il jugea bien qu'il

ne lui avoit parlé un langage étranger ; que pour l'appliquer davantage par la singularité des circonstances de son apparition , dont il devoit ménager toutes les suites , telles que furent l'entrevûë & l'explication de Mr. de Sommaise & le Confeit qui en refusa.

J'avoüe , lui dis-je , que cette manœuvre est entierement du Caractere des Génies. La Justice de votre aveu , reprit-il , vous deviendra plus sensible dans quelque moment. Je vais l'autoriser d'un récit que je tiens de Madame la Maréchale de Grancey. Elle me dit un jour dans son Hôtel , que le Génie d'un homme de la Cour , pour lequel elle avoit des considérations extrêmes , se présenta à elle durant le sommeil , sous la figure de feu son Epoux. Sa harangue ne fût pas longue , il lui dit seulement , Madame , faites

foüiller dans ma garderobe , il y a dans la poche de mes hautdechauffés une Lettre , qui est de la dernière conséquence pour un de nos bons Amis , ayez soin de la brûler. La Maréchale , en dormant toujours malgré l'entretien , le voulut questionner sur son état de l'autre monde ; le phantôme disparut sans lui répondre. Elle s'éveilla toute troublée , elle apella ses gens , on courut à son lit : elle raconta son songe ; on lui dit de dormir , & que cela n'étoit qu'une vapeur nocturne. Elle fit lever le Valet de chambre du feu Maréchal , que sa fidélité avoit fait retenir dans la Maison après la mort de son Maître. Il vint à l'ordre de Madame de Grancey : elle lui demanda s'il étoit resté quelque habit du Maréchal dans sa garderode ; il répondit que non , & qu'il en avoit fait son profit. La Ma-

Maréchale lui commanda d'y faire une recherche exacte. Il partit & revint les mains vuides. On l'y renvoya encore, & il ne fût pas plus heureux. Mais enfin, s'y étant transporté une troisième fois par les pressantes sollicitations de sa **Maîtresse** : il chercha si bien, qu'il découvrit dans un coin le plus obscur de la garderobe, parmi un tas de balieures, une vieille culotte de taffetas noir à œillers, comme on les portoit anciennement. Il presenta cette culotte à la **Maréchale**; elle mit la main dans une de ses poches, d'où elle tira une Lettre, qu'elle ouvrit, & en ayant compris l'importance, par la lecture qu'elle en fit, elle la jeta dans le feu, pour épargner à un **Ami** de la maison les chagrins qu'il pouvoit recevoir si elle étoit produite.

Ces récits si bien articulés, inter-

H 3

rompis-je , me remplissent d'admiration. Je méprise assez les songes ; mais quand ils ont des suites si réelles & si considérables , & qui ont avec cela des témoins illustres & distingués pour en soutenir la vérité , je ne puis que je ne les regarde comme des inspirations du Ciel , qui prend soin de nos jours & de notre réputation.

Je ne sçai, continua-t-il , si vous connoissez l'Abbé de Montmorin , qui est nommé à un Evêché , & que sa piété mènera encore plus loin ; c'est le meilleur homme du monde , & le plus incapable de mentir.

Il m'a assuré que s'étant un jour mis à genoux dans l'Eglise de St. Louis , pour s'y recueillir un peu de tems , il se sentit sollicité intérieurement de sortir de cette place. Il résista quelque moment à cette voix secrète , mais en-

fin , ne pouvant plus tenir contre ces importunités , il se leva brusquement & fût se mettre au côté opolé à celui qu'il quittoit. A peine fût-il passé là , me disoit-il , qu'une pierre se détacha de la voûte & tomba perpendiculairement dans le lieu que je venois d'abandonner , & dont ma tête auroit été écrasée , sans le secours de mon Génie , dont les sollicitations pressantes m'arrachèrent , pour ainsi dire , cet heureux & salutaire mouvement.

Je ne veux pas que vous ignoriez ce que ce même Génie fit un jour à ce Prélat , pour obliger un autre Génie de sa Classe , qui briguoit quelques *Requiem*s pour un pauvre deffunt dont il avoit assez bien réglé les démarches. Permettez , lui dis-je , mon Pere , que je vous arrête en cet endroit. Il me semble que vous vous écartez de votre

système. En distinguant il n'y a qu'un moment les fonctions des Anges & des Génies, vous avez renfermé le ministère de ces derniers dans l'ordre naturel & civil, & voilà que je les vois anticiper sur celui de la grace. Ces anticipations, repliqua-t-il, se font quelque fois quand il plaît au Seigneur, qui tient tous ses Ministres sous sa main, & les fait agir suivant ses desseins & ses volontés. Les règles générales, comme vous sçavez, ont leurs exceptions. L'Ange Raphaël, qui est d'un rang supérieur & destiné pour les grands Mystères, & pour les choses qui ont rapport à la gloire du très Haut & à l'Eternité bien heureuse, ne laisse pas d'être envoyé au jeune Tobie pour lui servir de guide, pour se faire payer d'une dette ancienne, lui donner une Epouse fidelle, & rendre la vûe à son

Pere. En voilà trop , mon Pere , lui dis-je , je suis content de votre éclaircissement : continuez l'Histoire que vous avez commencée.

Mr. de Montmorin , reprit-il , me l'a racontée en ces termes. Ce même Génie , dit ce Prélat , qui avoit préservé ma tête d'un infaillible écrasement , me conduisit une nuit , pendant le sommeil , à la porte du Collège des Bernardins. Je demandai au Portier , qui se présenta à moi ; comment se porte Mr. l'Abbé de Prières ? Très bien , Monsieur , répondit-il. Faites-moi le plaisir , lui dis-je , de l'avertir que l'Abbé de Montmorin souhaite de lui faire la révérence. Cela ne se peut , repliqua-t-il. Et pourquoi , repartis-je , est-ce qu'il est embarrassé ? Non , ajoûta-t-il , c'est qu'il faudroit aller trop loin pour faire votre Message. Expliquez-moi cet

énigme , lui dis-je , car je n'entends rien à votre discours. Je veux dire , Monsieur , repliqua-t-il , que notre Abbé est à l'autre monde depuis trois jours , & qu'ainsi il est guéri de tous maux , & ne sçanroit vous parler , nã moi à lui. Je priai alors ce Portier de me mener au lieu de sa sépulture , pour jeter de l'eau bénite sur sa fosse : il m'y conduisit , & je dis là un *De profundis* pour le repos de son ame.

Lorsque je fus éveillé , mon songe me revenant dans la mémoire , je le regardai comme une extravagance d'un rêveur bien endormi. Je me dis à moi-même : où ai-je été pêcher cet Abbé de Prières , que je n'ai vû de ma vie , & que je ne connois que par la réputation qu'il a d'être un grand réformateur de Moines ; il faut qu'il y ait d'étranges replis dans la tête des hom-

me , pour que toutes ces folies s'y
 puissent cantonner : après quoi je ne
 pensai plus à rien. Aussi-tôt que j'eus
 diné , je montai en carrosse pour rendre
 visite au Marquis de Saint Hefem ,
 mon Parent & mon Ami. Ma visite fai-
 te , je dis à mon Cocher de me mener
 chez l'Abbé N. que je voyois souvent :
 au lieu de prendre sa route ordinaire ,
 qui étoit la plus courte , il va passer par
 la ruë des Bernardins. Je m'en aper-
 çûs , lorsque nous étions tout près de
 la porte du Collège de ces Religieux.
 Cette singularité fit impression sur moi :
 je dis à mon Cocher d'arrêter ; & é-
 tant descendu , je fus demander à par-
 ler à l'Abbé de Prières , dans la per-
 suasion que la visite inopinée que je
 hazardois ne feroit pas mal reçûe d'un
 homme qui sçavoit le monde , & qui
 pouvoit connoître mon nom sans con-

noître ma personne. Le Portier , qui vint à moi , se trouva le même que j'avois vû dans mon songe , & le merveilleux de cette Avanture , c'est que mes demandes & ses réponses furent aussi les mêmes , sans qu'il y eût une syllabe de manque. Je ne répète pas notre dialogue : vous venez de l'entendre. J'ajouterais seulement que je ne quittai ce Portier qu'après qu'il m'eût conduit jusqu'au tombeau de cet Abbé qui est enterré dans le Chœur. Je fis quelques Prières pour lui , & je revins chez moi , en roulant mille pensées , qui ne servirent qu'à enfoncer davantage mon songe dans mon souvenir.

Voilà , en vérité , qui est tout particulier , lui dis-je , & vous ne faites qu'augmenter de plus en plus mon étonnement. Mais aparemment que
vous

vous ne vous en tiendrez pas là ; car je me sens de l'appétit pour ces Histoires , & vous m'avez promis de m'en rassasier. Passez donc , je vous prie , à ces Génies qui nous découvrent l'avenir , soient que les découvertes nous soient utiles , ou que nous n'en profitions pas.

L'Histoire tragique , que je vais vous rapporter , reprit-il , peut être venue jusqu'à vous ; je la tiens de Madame Amilthon , & le Palais Royal a été le triste théâtre où elle a pris commencement. Cette Dame illustre étoit , comme vous sçavez , extrêmement attachée à feuë Madame : elle logeoit , ce me semble , dans l'Appartement qui a été occupé depuis par le Chevalier de Lorraine. Comme elle ne manquoit jamais de se trouver au petit coucher de Madame , elle com-

manda à un de ses Pages d'aller voir si cette Princesse quitteroit bien-tôt le jeu , parce qu'il étoit déjà deux heures après minuit. Le Page part sur le champ ; il falloit traverser le Jardin , ou du moins le côtoyer. Quand il fût à la hauteur du grand Bassin , il aperçût auprès , un convoi nombreux & magnifique. Cela lui parut extraordinaire , & pour le tems & pour le lieu. Il s'imagina néanmoins que ces gens-là auroient eu des raisons pour prendre cette route , & que Monsieur le leur avoit permis. Dans cette pensée , il continua son chemin sans s'arrêter & sans croire qu'il y eût rien de surnaturel. Lorsqu'il fût arrivé où étoit Madame , il s'informa si le jeu dureroit encore long tems : on lui dit qu'il alloit finir ; il sort diligemment de l'Appartement pour en avertir sa Maîtresse ; mais

quand il fût encore vis-à-vis du grand Bassin , il remarqua que le convoi étoit encore à la même place où il l'avoit vû , & qu'il n'avoit avancé ni reculé. Cette immobilité le rendit curieux ; il s'en aprocha , & ayant ouvert les yeux sur cette Assemblée , il ne vit que des visages irréguliers & affreux , des gens qui portoient un cercueil couvert & debout , où il y avoit un cadavre enveloppé d'un suaire très fin , des flambeaux & des torches superbes ; enfin , tout l'attirail funébre dont on accompagne les Grands jusqu'au lieu de leur sépulture. Cette vision l'effraya étrangement. Il courut tout éperdu à l'Appartement de Madame Amilthon , & ayant rencontré un de ses camarades , il lui dit ; mon ami , je suis mort ; je vais me coucher , prenez la peine de dire à Madame Amilthon que Madame est

fur le point de se retirer ; suivez-la , ne parlez point de moi , & à votre retour venez à ma chambre. Tout cela fut exécuté : le Camarade le rejoignit bientôt ; il le trouva avec une grosse fièvre , le Page lui en dit la cause , & toutes les circonstances de la vision ; mais il exigea de lui le silence & le secret , de peur d'être pris pour un visionnaire. Le Camarade lui promit tout ce qu'il voulut ; mais , voyant le lendemain que la fièvre étoit continuë , & deux jours après que le transport au cerveau se déclaroit par des rêveries & des discours sans raison , il crût qu'il hasarderoit la vie de son Ami , s'il ne découvroit pas promptement le véritable principe de son mal. Il n'hésita donc point de s'expliquer à Madame Amilthon , qui , par bonté , appréhendoit la mort de ce jeune garçon. Il lui raconta sa frayeur :

mortelle , & la précaution qu'il avoit prise prudemment de l'engager au secret , que le desir de le sauver lui faisoit violer. Elle loua l'esprit de l'un & de l'autre Page , & ne s'en tenant pas tout à fait au récit qu'on lui venoit de faire ; pour le sçavoir d'origine , elle mit des gens en sentinelle , pour voir si le malade n'auroit pas quelque bon intervalle , où il pût lui rendre raison de ce qu'elle vouloit lui demander. Ce moment de tranquillité arriva ; Madame Amilthon en fut avertie. Elle se rendit incessamment à la chambre du Page infirme , & avec sa douceur & son adresse ordinaire , elle lui fit dire tout le détail de son effrayante vision. Madame Amilthon fit part à Madame de ce récit & de ses réflexions morales. Cette Princesse y ajouta les siennes , & toutes deux ensemble craignirent quelque

chose de funeste pour Monsieur, parce qu'il étoit alors indisposé, & il appréhendoit lui-même que son mal ne devint plus grand. Madame fut desabulée à ses dépens quinze jours après : elle fut si brusquement emportée, que les trois quarts de Paris sçurent plutôt sa mort que sa maladie. Vous avez sans doute, été témoin que cette terrible perte mit toute la Cour en deuil, & plus les âmes que les corps. On s'y désespéroit, lorsqu'on pensoit que cette grande & aimable Princesse avoit été enlevée au milieu de ses plus beaux jours, comme une jeune fleur, qu'un vent violent & subit renverse & coupe par le pied, au moment que le Soleil répand libéralement ses rayons sur elle pour la faire briller avec plus d'éclat. Madame Amikhon parut inconsolable, ses yeux versoit des torrens

de larmes; elle ne pouvoit souffrir personne auprès d'elle, & dans sa retraite, s'abandonnant librement à sa douleur, elle réfléchissoit sur l'Avanture de son Page, & ne doutoit point que la scène funébre, qui avoit été l'objet de sa vision, n'eût été ménagée par le Génie de Madame, lequel vouloit faire pressentir à sa Favorite que cette charmante Princesse feroit bien-tôt le dénoûment de la pièce qui s'étoit représentée auprès du Bassin.

Je voulus dire mes pensées sur ce terrible apareil; mais Magnamara, c'est le nom du Philosophe Irlandois, me pria de ne le pas interrompre, & il continua son discours de cette sorte. J'étois un jour à l'Hôtel de la Ferté, où l'on me fit l'honneur que je me mélassé dans la conversation de quelques personnes de la Cour, qui étoient ve-

mus rendre visite à Madame la Maréchale. Le Convoi du Jardin du Palais Royal fut mis aussi-tôt sur le tapis. Madame la Maréchale dit , à ce propos , à la Compagnie , que trois jours avant la déroute de Valenciennes , elle vit en songe tout le désordre qui arriva dans l'Armée de France , les Ecluses lâchées , les Soldats noyés , son Mari fait prisonnier , son Ecuyer blessé , le plus beau cheval de son écurie tué ; elle parla de ce cheval , parce que le Maréchal aimoit à le monter , & il lui avoit donné un nom assez hétéroclite , qu'elle prononça & que j'ai oublié. Elle ajouta à ce récit mille autres particularités de son songe qui se trouverent toutes conformes à la relation qu'un Courier lui apporta après ce fatal événement. Ce que vous me dites là est très vrai , m'écriai-je , car Mada-

me de la Ferté m'a dit plusieurs fois, que le plan de nos travaux s'étoit représenté si juste à son imagination durant le sommeil, que s'en étant expliquée après la levée du Siège, à ceux qui les avoient conduits, ils lui avoüerent qu'il n'étoit pas possible d'en faire un plus exact & plus net. Je me souviens, reprit-il, que cette circonstance entra dans la narration de la Maréchale, & qu'elle la finit, en disant, que pour preuve que son songe étoit réel, & qu'elle ne le donnoit pas pour une fable; elle pourroit trouver un témoin de la vérité de son récit; car elle connoissoit un homme auquel elle écrivit tout ce détail au Camp, & qui reçût sa Lettre au moment qu'il faisoit partir la nouvelle du malheur de son Epoux. Je ne doute pas que l'Histoire de son songe ne fût toute badine dans

la Lettre , & qu'elle ne l'ait d'abord attribuée à l'agitation du sang , & aux impressions qu'avoient faites dans son cerveau les nouvelles qu'elle recevoit pendant le Siège ; mais l'événement la dût faire revénir de son erreur. En effet elle convenoit & vouloit faire convenir toutes les illustres Personnes , à qui elle parloit , que cette gazette anticipée n'étoit entrée dans sa tête , que par le moyen de quelqu'esprit instruit de l'avenir. On lui demanda si c'étoit le Diable. Elle répondit qu'elle ne connoissoit point ces sortes d'animaux , mais que ce pouvoit être son Ange gardien.

Mais comment sçavez-vous , mon Pere . lui répliquai-je , que c'est le Génie de cette personne qui lui a donné ces avertissemens en songe ; car il me semble qu'un Auteur sublime , que j'ai

lui depuis quelques jours sans l'entendre , prétend qu'on les doit attribuer à toute autre cause ; par exemple , à l'exaltation de l'ame qui , pendant l'assoupissement des sens , fait que les ressorts , qui les font agir extérieurement , sont comme détendus , & profite de ces momens tranquilles pour s'élever jusqu'au sommet de sa partie supérieure , où réside la vérité éternelle , dans laquelle elle voit les choses futures , comme si elles étoient présentes ; & qu'après , descendant dans le plus bas étage de soi-même , elle lui communique les rayons réfléchis qu'elle a puisés dans cette source infinie de lumière , & que c'est de cette manière qu'elle découvre l'avenir , & non pas par l'entremise des Génies , comme vous le prétendez.

Je reconnois à ce galimatias , reprit,

il, l'Auteur où vous avez pris ce raisonnement chimérique ; vous pouviez pousser la raillerie plus loin , & dire encore avec lui que cela vient de ce que l'ame se contemple circulairement par la réfraction des rayons divins qui illuminent sa nature , & donnent à ses yeux la force de porter ses regards perçans jusques dans la plus épaisse nuit de l'avenir. Pour moi, qui suis moins guidé que ce contemplatif, je distingue , avec les anciens , le songe d'avec le rêve. Il les faut rapporter à deux principes tous différens ; car , comme le rêve est un effet du mouvement irrégulier des esprits animaux , qui allant à tort & à travers dans les concavités du cerveau , & heurtant des traces écartées l'une de l'autre , excitent en nous des idées qui n'ont nulle liaison , & qui dans leur assemblage nous représentent des choses

tout

tout à fait extravagantes ; le songe au contraire est une inspiration sensible du Génie , qui nous porte à quelque bien , ou qui tend à nous préserver de quelque mal. C'est sur ce fondement , que je pourrois avancer avec quelque couleur , que ces personnes doivent à la prévoyance & aux conseils de leurs Génies , toutes les sages résolutions qu'elles ont formées , & toutes les justes mesures qu'elles ont prises , pour se tirer d'embarras aussi heureusement qu'elles ont fait. Mais , sans m'arrêter à la vrai-semblance , je passe , mon Fils , à la certitude ; & je veux bien vous dire confidemment qu'il m'est facile de me procurer un entretien secret avec tel Génie que bon me semble.

Quoi ! vous avez le pouvoir , lui dis-je , de vous entretenir avec les Génies des autres quand il vous plaît ? Sans

doute , repliqua-t-il , c'est un privilège que les Philosophes se sont conservé avec beaucoup de soin , & qu'ils regardent , pour ainsi dire , comme la plus belle fleur de leur parterre. Ils en jouissent tranquillement & en secret. Il seroit dangereux de le faire connoître ; car le Peuple , qui est sans raison , & qui met le Diable partout où il ne pénètre rien , envisage ces glorieuses communications comme des opérations de magie ; & les Gens de la Cour , qui ne vont guères plus loin hors des sens que le Peuple , les traiteroient de folie & d'illusion : témoin ce qui arriva à un Marquis qui commandoit en Bretagne,

Il y a quelque tems qu'on vit en ce Pais-là deux grandes Armées , qui se rangerent en bataille dans une plaine entre trois vilages , à l'heure que le Peuple vient du travail pour se livrer au

repos. Comme elles étoient sur le point de se charger , il en survint une troisième qui les prit toutes deux en flanc , & qui , par un bruit épouvantable de mousquetterie & de canon , les mit en fuite , les dissipa , & disparut avec elles. Une infinité de Païsans virent cela , & quelques-uns même approcherent ces Troupes de si près , qu'ils dépeignoient leurs figures & leurs habits. Le bruit de cette apparition fût bien-tôt répandu dans toute la Province ; on ne parloit d'autre chose à Nantes & à Rennes , qui sont voisins du lieu où cette scène fut représentée. Le Marquis Commandant (je tais son nom , à cause des injustices qu'on lui a faites) en fût informé comme les autres ; il en fit dresser une espèce de procès verbal , & sur ce verbal bien articulé , il fit une relation qu'il envoya aux Ministres.

Comment fût-elle reçûe? Comme une fable digérée dans un cerveau foible, dans une tête mal timbrée. On se moqua de lui, on le traita de radoteur, & de visionnaire; ce qui le mit au désespoir, & lui causa une maladie très périlleuse. Cependant le R. P. du Pré, Jesuite Breton, homme d'esprit, & considéré dans la Société, m'a juré qu'il avoit été sur le champ de bataille avec quelques Gentilshommes de ses Amis; qu'ils avoient questionné les Païsans cités dans le Verbal, & visité avec eux les lieux où les Armées s'étoient campées, & qu'après des soins & des enquêtes si exactes, ils avoient été convaincus que la relation du Marquis ne contenoit rien que de vrai. Un de nos Philosophes m'a dit depuis, qu'étant entré sur ce sujet en conversation avec son Génie, il avoit sçû.

de lui que cette grande apparition avoit été l'ouvrage du Génie de la France , qui donnoit , par ce moyen , au Peuple un augure & un pressentiment de la Guerre que les Confédérés se préparoient à faire à ce Royaume , en conséquence de la Ligue d'Augsbourg.

Ah ! mon Pere , m'écriai-je , puisque vous avez poussé si loin les marques de votre bonté envers moi , faites-moi participer au Privilège des Philosophes , si vous ne m'en trouvez pas indigne. Je meurs d'envie de voir mon Génie , & de sçavoir de lui si ma disgrâce durera encore long tems. Cela n'est pas sans difficulté , repartit-il , mais il n'y a rien qu'on ne fasse pour vous obliger. Il me demanda alors mon nom , & ayant examiné la valeur de toutes les Lettres , il rencontra heureusement qu'elles donnoient les nombres

parfaits : il m'en félicita en ces termes ; réjouissez-vous , mon fils , les destins vous sont favorables , il paroît que vous êtes chéri du très Haut ; & qu'il n'y a point de secret en la Philosophie que l'on ne vous puisse révéler en toute sûreté. Alors se levant & me prenant par la main , il me conduisit dans une petite cellule obscure ; sur le pavé de laquelle il écrivit ; à la lueur d'une lampe , un grand Cercle & un quarré dans le Cercle , & à chaque côté du quarré il mit un des noms adorables du Seigneur , & le grand Agla dans le centre. M'ayant dépouillé & couvert d'une dalmatique mortuaire , & de la longue coupe d'un chapeau sans bords ; il me fit tenir debout dans le centre du Cercle , en sorte que l'Agla étoit enfermé entre mes deux pieds : il ponctua aussi quelques caractères sur mon front , & dessina dans

ma main droite deux petits Cercles où il arrangea les mots suivans. Estal Sigestal, Suftal Setal, & enfin, après quelques prières faites à genoux, & la face tournée vers le Soleil-levant, il me demanda sous quelle figure je souhaitois que mon Génie s'aparût à moi. Cette demande m'embarassa. Je héfistai à y répondre; mais ayant surmonté ma petite appréhension: je vis bien, mon Pere, lui dis-je, que vous ne traitez en Novice, & que vous dispensez de toutes ces cérémonies ceux qui sont initiés de long tems dans vos mystères; je me soumets néanmoins à vos volontés, sans craindre le sort d'être étouffé par le Diable; comme ce pauvre Allemand auquel on avoit promis de mettre sa Maîtresse entre ses bras, & qui perit malheureusement dans le Cercle où il s'étoit réduit par le con-

feil d'un Philosophe. Je sçai , reprit-il , cette Histoire. Ce jeune homme fût égorgé par un imposteur qui voulut profiter de son argent , & qui l'ayant volé , rejeta follement son assassinat sur le Demon. Les Juges demêlerent la vérité , & il fut puni selon ses mérites. Mais à Dieu ne plaise qu'il vous arrive aucun mal en ma présence. Les Génies sont bien-faisans , & vous n'en devez attendre que des faveurs. Je me résignai sur sa parole , & je le suppliai seulement de faire paroître mon Génie sous le visage d'un homme. Il me le promit : mon Génie se présenta tel que je l'avois souhaité. Il me dit d'abord , d'un air familier , que mes malheurs l'avoient touché , qu'ils alloient prendre fin ; que le Ministre , qui les avoit causés , étoit à l'extrémité ; qu'après sa mort le Roi seroit entierement desabu-

fé fur mon compte ; qu'il me rapelle-
 roit de mon exil, & qu'il falloit que je
 m'en retournasse incessamment à Ber-
 lin, où l'on me croyoit encore, pour y
 recevoir l'ordre de revenir en France.
 Il remonta ensuite jusqu'à mon ber-
 ceau, & m'informa de toutes les parti-
 cularités de ma vie. Son accueil m'in-
 vitoit à lui faire mes très humbles re-
 mercimens, & le supplier instamment de
 veiller à ma conduite & à ma fortune ;
 mais ma frayeur, & le soin de la re-
 jeter m'occupèrent tellement & me
 fermèrent si bien la bouche, que je le
 laissai retirer sans lui avoir dit un seul
 mot. Quand'il fut parti, Magnama-
 ra me fit sortir de ma prison circulai-
 re, & me faisant reprendre mes habits,
 il me dit en souriant ; vous voyez ,
 mon Fils, que les Génies ne sont pas si
 diaboliques que l'on se l'imagine. Le

vôtre a l'air fort doux, & je suis persuadé que sa vûë vous a donné quelque plaisir. Il est vrai, mon Pere, repliquai-je, & j'espère que ce premier bonheur aura des suites avantageuses pour moi. Je vous en répons, reprit-il, votre rétablissement prochain dans vos honneurs, & dans les Emplois que vous avez perdus, vous sera un gage certain des prospérités qui vous accompagneront jusqu'au dernier de vos jours. Il est si rare aux hommes de ce tems de tenir compte aux Génies des graces qu'ils en reçoivent, qu'il ne faut pas s'étonner si leur ingratitude les rebute, & les fait relâcher en quelque sorte de leur attention & de leur vigilance. Je ne dis pas qu'ils les abandonnent tout à fait, leur destination & leur Ministère ne le leur permettent pas, & ce qui vous doit convaincre

que ce délaissement n'est pas entier , c'est qu'il n'y a pas d'homme qui ne soit obligé de convenir , s'il est sincère & attentif à ce qui se passe en lui , qu'il a eu des mouvemens secrets , des pressentimens inopinés , des songes instructifs & prophétiques , & mille autres choses dont la cause lui est inconnue , & qui certainement n'en ont point d'autre , que l'inspiration des Génies. Pour ce qui est des Philosophes , dont la reconnoissance est si constante envers les Génies , il est très sûr qu'elle leur attire une foule de biens , que le reste du monde ne comprend pas. On devrait bien profiter , ajouta-t-il , de l'avanture d'un Homme de votre País ; car c'est de là , je vous le répète encore , que viennent originairement toutes les Histoires que je vous raconte. Cet Homme , qui a fini sa vie dans

la misère & dans l'adversité , auroit été comblé de bonheur & de richesses , s'il eût sçû se ménager les bontés de son Génie. Sa fortune étoit désespérée, & il y avoit un désordre extrême dans sa conduite & dans ses affaires : son Génie entreprenoit de les rectifier , à la sollicitation d'un autre Génie de sa Classe , & qui se trouvoit celui du meilleur de ses Amis. Il tourna si heureusement la chose , que dans le cours d'une année , il gagna trois procès considérables , & réussit généralement dans tout ce qu'il entreprit. Son Ami , instruit par son propre Génie de l'Auteur de ses prospérités , & du penchant qu'il avoit à communiquer avec ce nouveau fortuné , lui proposa une entrevûe avec son Génie , sous le nom d'une Personne distinguée qui vouloit avoir un entretien secret avec lui , &

lui

lui demander son amitié. Il accepta la proposition , & l'on choisit le Château de Madrid pour le lieu de la Conférence. Ces deux Amis s'y acheminèrent avec quelques gens , dont ils se dé mêlèrent à l'heure du Rendez-vous. Les voilà cantonnés dans une Chambre reculée. Le Génie se présenta en figure convenable ; il adressa la parole à celui qu'il a déjà comblé de bienfaits ; il lui promet sa Protection pour l'avenir ; mais voulant cimenter sa promesse par une embrassade gracieuse , il trouve un homme tout de glace , qui fronce les sourcils , qui pâlit , & qui prend la fuite , en faisant le signe de la Croix , comme s'il avoit craint que le Diable le voulut emporter. Le Génie se retira plein de surprise & d'indignation , & il abandonna cet ingrat à son mauvais sort. Le Médecin Thevart ,

Partie II.

L

qui m'a détaillé toutes ces circonstances , & qui a connu parfaitement le héros de cette Histoire , m'a assuré , que depuis ce jour-là , toutes sortes de disgraces étoient fonduës sur lui , & qu'il étoit mort à l'Hôpital. Gardez-vous donc , m'en Fils , de vous rendre indigne de la bienveillance de votre Génie , continua-t-il : il ne vous faut , pour conserver un si grand bien , qu'un petit retour d'amitié , quelque docilité pour ses instructions , un peu de déférence pour ses conseils , & des sentimens de gratitude pour les graces & les faveurs que vous en recevez. Il ne vous sera pas permis de le revoir si tôt des yeux du corps ; mais vous éprouverez sensiblement son assistance & dans vos songes & dans ceux que vos Amis feront pour vous.

L'Empereur Claude ne déclara-t-il

pas en plein Sénat, que Narcisse, son affranchi, veilloit pour sa conservation, & qu'il étoit averti en songe de toutes les conspirations qui se tra-
moient contre lui? Plin n'avoit-il pas aussi qu'il avoit un Domestique, dont le Génie lui découvroit pendant le sommeil, tout ce qui devoit arriver à son Maître? Je ne sçaurois vous dire en combien de façons ils se rendent utiles aux hommes qui ne méprisent pas leurs inspirations. Il n'y a qu'à se faire une méthode d'écouter notre instinct & nos pressentimens pour éprouver ces utilités. Je le redis encore; ils nous servent en mille manieres. Combien de fois ont-ils tenu la place des Officiers d'Armée absens dans les Batailles, des Magistrats dans les conseils, des Grands Ouvriers dans leurs travaux. Toutes les Histoires en par-

L 2

lent & justifient ce que j'avance de ces obligeantes aparitions.

Je ne me tromperois peut-être pas en disant que ce fut le Génie de Saül qui lui parla au nom de Samuel , & lui annonça son malheur prochain. Cette idée en épargnant aux Expositeurs & Interprètes de cet endroit de l'Écriture , toutes les absurdités où ils sont tombés dans la contrariété de leurs sentimens , auroit épargné à Samuel , & au Démon même , qu'on veut l'avoir représenté , la peine de percer le Diamètre de la terre , & d'en quitter le centre d'où on les fait venir gratuitement.

Je vous avoüe , mon Pere , lui répondis-je , que je ne suis pas plus satisfait de ces Expositeurs , que de nos Casuistes , quand ils font jouer au Diable des rôles qui ne lui conviennent pas. Si

le Diable se trouvoit partout où il veut, & où il est apellé ; le mauvais Riche, lorsqu'il ne pût obtenir d'Abraham que le Lafarre fût renvoyé sur la terre pour prêcher à ses freres, n'eût pas manqué, sur ce refus, de s'adresser au Diable, qui brûloit avec lui dans les Enfers, & le supplier d'aller faire le sermon dont ils avoient besoin pour les convertir ; car le Diable n'auroit pas eu plus de peine à prendre la figure du mauvais Riche, & à parler pour lui, qu'il en avoit eu à représenter Samuel & à se rendre son Interprète, comme quelques-uns de ces Expositeurs ont prétendu qu'il fit pour obéir à la voix de la Pithonisse. Votre pensée est plus juste que la leur, & je tiendrai toujours pour les Génies, quand il s'agira de servir de truchement à de grands Saints : tel qu'étoit Samuel ; étant fort à pro-

pos que cette Commission ne soit donnée qu'à des esprits qui aiment & loient le Seigneur, & qui ne se montrent presque jamais que pour nous faire plaisir.

Mais, mon Pere, continuai-je, oserois-je vous demander quelle borne on donne à la vie de ces Génies. Les Anciens, répondit-il, attachoient leur destinée à la nôtre; & Arnobe ne feint pas de dire qu'ils naissent & meurent avec nous. Remarquez qu'il parloit dans un tems, où l'on n'étoit pas si scrupuleux & si éclairé sur la durée des esprits; mais aujourd'hui que nos raisonnemens sont poussés jusqu'à l'infini, & qu'aidés de la Philosophie Chrétienne, nous ne concevons ni en eux, ni hors d'eux aucune cause de leur destruction, c'est un dogme de la foi de croire qu'ils sont immortels. S'il est

vrai que ces Génies ne périssent pas , interrompis-je, tombez d'accord , mon Pere , que quand la guerre , la peste & la famine , & tous les autres fleaux du genre humain ouvrent une moisson abondante à la Parque , il y a bien de ces Génies réformés , & qui se trouvent obligés de se retirer chez eux , pour vivre dans l'oïveté , à moins qu'on ne les rende semestres , ou qu'on ne les fasse servir par quartier .

Les estimez-vous bien malheureux , dit-il , d'être déchargés d'un emploi fatigant , dont le seul ordre du Ciel , & certain poids qui les fait pancher vers nous , peuvent rendre les soins agréables . Mais ils ne demeurent pas sans occupation ; car outre qu'ils s'associent volontiers pour veiller sur les démarches d'une même personne , leur activité se tourne toute vers Dieu qui est

leur centre unique, & l'objet-essentiel de leur contemplation.

Revérez, mon Fils, ces esprits immortels & bienheureux, sans prendre garde à la bassesse de leurs fonctions; elles sont viles & humiliantes, si on les compare avec celles de nos Anges gardiens; mais songez que toute la gloire & toute la grandeur des Ministres du très Haut, c'est de lui obéir & de lui être fidelle. Il est l'Auteur de la nature, comme celui de la grace & des sociétés qui se forment sur la terre, comme de celles qu'il assemble dans le Ciel. Les avantages en étant différens, les Anges & les Génies travaillent aussi différemment pour nous les acquérir. Le Peuple n'entre pas dans ces mystères; il aime mieux attribuer les succès temporels & extraordinaires, qui lui arrivent, au Diable & à la fortune, qu'à la vigilance des Génies.

Que vous êtes heureux , lui dis-je , d'être à l'abri de ces illusions populaires ; je les abjure dans le fond de mon cœur ; vos principes sont sensibles , & je suis persuadé que si Sponde les avoit connus , il auroit fait grace aux Prédications de Nostradamus , qu'il traite de bagatelles & de niaiseries ; & au lieu de le vouloir faire passer pour un fameux Charlatan , il l'auroit sans doute considéré comme un excellent Homme , qui a laissé à la postérité les vérités qu'il avoit apprises de son Génie , & qu'il a couvertes exprès d'énigmes & de voiles pour les rendre plus respectables , & pour donner aussi plus de surprise & de joie quand elles seroient développées par les événemens. Mais Sponde étoit enfoncé dans l'erreur commune. S'il étoit encore dans le monde , j'entreprendrois de l'en retirer ;

car je suis parfaitement converti, & vos raisonnemens font tant d'impression sur mon esprit, & y rapellent tant de choses qui peuvent les fortifier, que je vais, avec votre permission, joindre à vos preuves de fait, une relation que je reçûs avant mon départ pour me rendre ici.

Ma sœur m'a écrit de France la défaite de Mr. de Valdec par le Maréchal de Luxembourg; elle m'assure dans sa Lettre, que la Marquise de lui aprit le détail de cette Bataille deux jours avant qu'elle fut livrée; & que comme elle lui demanda de qui elle tenoit cette agréable nouvelle, elle lui dit que c'étoit son bon Ange qui l'en avoit informée pendant le sommeil. Je ne crois pas cette Marquise assez dévote pour avoir la familiarité des Anges. Elle n'est pas aussi assez corrom-

puë pour chercher celle des Démons. Le milieu qu'on peut prendre & auquel je me sens porté par vos discours, c'est qu'elle a reçu une visite de son Génie, qui a prévenu tous les Couriers, & même l'action glorieuse dont il l'a instruite, pour lui procurer un moment de joie anticipée, & d'autant plus juste, que le Général victorieux est son Parent.

Vous prenez le bon parti, dit Magnamara, tenez-vous-y, & ne vous écartez jamais des principes que je vous ai révélés, & qui sont si solides. Je m'engagerois par serment à les suivre, lui dis-je, si vous aviez l'indulgence de me dispenser de la rigueur d'un Noviciat, qui va me priver trop long tems de la communication de mon Génie. Ne vous impatientez pas, répondit-il, vous aurez cette consolation, & avec

elle celle , de communiquer aussi avec les Créatures Élémentaires. Je ne lais-
sai pas tomber cette promesse par terre , & je m'écriai dans le moment ; j'ai déjà ouï parler , mon Pere , de ce genre de Créatures ; vous me faites un sensible plaisir de me dire s'il y en a effectivement dans le monde. Elles en font le principal ornement , répondit-il , & c'est à elle que l'on doit tant de Races héroïques qui ont illustré les Empires pendant le cours de tant de Siècles. Comment cela s'est-il pû faire , lui dis-je ? Il ne m'est pas permis d'en découvrir la véritable raison , repliqua-t-il ; mais vous la démêlerez assez dans ce que je vais vous déduire , sur la foi d'une tradition cabalistique , qui n'est pas cette nouvelle que les rêveries de ses Auteurs ont si fort décréditée parmi les Sçavans.

Adam

Adam & Eve ayant compris, par le parricide de Caïn, dit-il, qu'une postérité si détestable ne pouvoit pas être le fruit d'une conjonction légitime; ils se proposèrent mutuellement un divorce éternel; je ne vous dirai pas précisément si ce projet de séparation regardoit l'habitation de même que le corps; mais je sçai bien qu'ils prirent chacun leur parti, & que pendant qu'Adam exerçoit la fécondité des Nymphes Élémentaires, leurs Freres s'accommodoient de celle de son épouse. La terre se vit bien-tôt peuplée d'un nombre infini d'Habitans, aussi admirables par leur haute taille & par leur excellente beauté, que par l'innocence & la pureté de leurs mœurs. Car devant le jour à des Créatures qui étoient composées des plus pures parties de leur Élément, ils n'étoient pas sujets aux

déréglemens & à la corruption du premier Enfant d'Adam. Le monde eût été trop heureux si ce premier Homme s'en fût tenu à son divorce , & qu'il eût continué à perpétuité. Mais il donna dans les pièges du serpent ; ce rusé animal lui fit peur de la mort , & lui persuada aisément , que comme c'avoit été dans son côté qu'Eve avoit trouvé le principe de sa vie , c'étoit aussi dans le sein d'Eve qu'il devoit chercher la durée de la sienne. Il revint à ses embrassemens après cent ans d'intervalle , & ce funeste retour ne fit produire que des monstres & des scélérats , que le Ciel irrité , fit périr dans les eaux d'un déluge universel.

L'incontinence de ces premiers Rois & la perversité de leurs descendans , choquèrent les Peuples Elémentaires à un point qu'ils furent entière-

ment dégoûtés du genre humain. La femme de Noé n'épargna rien pour se reprendre avec eux ; mais leur réconciliation ne fût pas si entière qu'ils ne se comportassent avec beaucoup de réserve. Ils devinrent tous particuliers , ne pratiquant plus depuis que de certains gens dont la conduite étoit sage & régulière , & qui , par le caractère & les engagements de leur profession, consacroient tous leurs soins à la recherche de la vérité. Que si quelquefois , par le désir de s'immortaliser , ils ont fait des surprises nocturnes à d'autres personnes ; elles ont toujours été si enveloppées , qu'ils n'ont senti qu'imparfaitement le bonheur & le plaisir de leurs visites. Je vous entends , mon Pere , lui dis-je , le commerce avec les Nymphes est encore un privilège des Philosophes. Beni soit Dieu de l'abon-

dance. Votre retraite profonde ne me surprend plus , & je vois bien qu'on peut dire de vous ce qu'on a dit autrefois d'un grand Saint , qu'il n'étoit jamais moins seul , que quand il étoit seul. Souvenez-vous au moins que vous m'avez flaté , que je serois admis un jour à la participation de ce beau Privilège. Il me seroit bien doux d'en jouir dès à présent. Mais puisqu'il faut prendre patience : accordez-moi en attendant une grace , que je desiré de tout mon cœur , & dont la demande n'est fondée que sur l'autorité que vous avez sur les Peuples Elémentaires. Je crois , & il est vrai , puisque vous êtes incapable d'imposer & de mentir , qu'ils se rendent présens où il vous plaît au moindre signal que vous leur donnez. Je traîne depuis long tems le desir de convertir les Gnomes , & de vaincre ,

s'il se peut, la répugnance opiniâtre qu'ils témoignent aujourd'hui pour un commerce qui leur plaisoit autrefois. Un moment d'entretien avec quel qu'un d'eux, si vous m'aidez, suffira pour leur faire comprendre l'injustice d'une rupture qui leur coûte l'immortalité, & le souverain bien qu'ils pourroient acquérir par notre entremise. Il leur importe de renouer avec nous, & de rafraîchir une Alliance qui leur procureroit des biens infinis, qui ne sçauroient être balancés par ce repos léthargique, où leur mauvaise humeur les retient. Vous aurez de la peine à réussir dans votre dessein, me dit-il : j'ai tenté inutilement de les ramener de cet éloignement funeste : & avant moi le Comte de Gabalis l'avoit entrepris avec aussi peu de succès, par un discours qui a été admiré de tous les Sa-

ges, & qui a péri par la faute de ses Amis, qui ont refusé de le joindre, après sa mort, aux dialogues dont un Abbé indiscret a diverti & amusé une infinité d'idiots, qui ont crû qu'il ne les avoit écrits que pour s'amuser & se divertir lui-même. Le voisinage des Démons à seduit entièrement les Gnomes : ils ont aujourd'hui d'étranges opinions du genre humain, dans lesquelles ils se confirment par la lecture des Livres qui font des portraits horribles de notre misère, & de nos dérèglements. Celle d'Averroës achève de les gâter, & par dessus tout cela, ils sont convenus tous d'une voix, de n'entrer dans aucun pour parler avec les hommes, & quand ils ne pourroient s'en deffendre, que leur Prince prendroit la parole pour toute la Nation. Ce Prince, pour vous le définir, est un

arrogant qui croit tout sçavoir. Il parle toujours d'un ton de Maître. Il abonde dans son sens , & n'écoute guères les raisons de ceux qui lui parlent. En un mot , il est tout farci d'erreurs & de faux préjugés , & vous ferez scandalisé de l'entendre. Il n'importe , repliquai-je , aidez-moi à contenter ma fantaisie , qui me prit dès le tems que je lûs les Ouvrages de votre pieux Comte de Gabalis. J'essuyurai tranquillement les brusqueries de ce Gnome superbe , & vous ferez témoin que le phlegme & la retenuë ne m'abandonneront pas. Puisque vous le voulez absolument , repar- tit-il , je vais le faire comparoître ; mettez-vous en habit décent pour le recevoir.

•
Fin des Génies Assistans.

1912

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

L E

G N O M E

IRRECONCILIABLE.

LA facilité avec laquelle Magnamara m'avoit procuré l'entretien de mon Génie , m'étoit une caution très sûre que le Prince Gnome , qui reconnoît l'autorité des Philosophes sur les Peuples Elémentaires, ne me refuseroit pas le sien. Je mourois d'envie délier cette conversation , & pour me satisfaire , j'aurois accepté toutes les conditions qu'on auroit voulu m'imposer. Quand il fallut donc se mettre en habit décent pour le recevoir. Je revins sans répugnance au Cérémonial. Je repris la Tunique & le Chapeau mystérieux , les Caractères , les Fumigations & les Lustrations ne furent

pas oubliées. Je récitai à genoux & le visage tourné vers l'Orient l'Enchiridion du Pape Leon; on m'apliqua sur les yeux un Collire fait avec de certaines herbes dont Pfellus se servoit pour voir les esprits; & enfin, après qu'on m'eût fait avaler quelques gouttes d'un Elixir extrait d'une terre exaltée & purifiée, Magnamara s'assit sur une Chaise Philosophique, & commanda au Prince des Peuples souterrains de la part du grand Dieu de l'Univers, & en vertu de son nom très saint, très auguste, & très adorable, de se rendre à l'heure même dans sa chambre. Il obéit à la voix du Philosophe, & se présenta. Magnamara leva alors le Collire, & je vis distinctement devant moi le Prince des Gnomes. Sa taille étoit assez petite; mais tout étoit si bien proportionné dans sa

personne , que je le trouvois fort aimable. Je ne sçai s'il avoit quelque sentiment du motif qui le faisoit appeler ; mais il paroissoit sur son visage un petit air sombre , qui marquoit un chagrin récent. Je ne doutai point que ce ne fût lui ; & ayant calmé en moi certaine petite émotion dont on n'est pas tout à fait le maître dans les apparitions inusitées , quoiq'elles ne soient pas imprévûës ; je le haranguai de cette sorte.

Je vous demande pardon , grand Prince , si je vous fais sortir de votre séjour , pour venir dans le nôtre. Je me garderois bien de vous donner cette peine , si je ne sentoïis vivement le désir de vous voir brouillé avec nous. Je me suis chargé volontiers du soin de ménager notre réconciliation. Ne résistez pas à un retour qui fera votre

gloire & notre allégresse : votre éloignement , je l'avoie , nous cause des pertes douloureuses. Mais considérez aussi , que si nous perdons les occasions de vous être utiles , vous perdrez de votre côté , en nous les refusant , le bonheur d'être élevés jusqu'au Trône du très Haut , jusqu'à l'union du premier & du principe de tous les Etres , jusqu'à la possession du souverain bien , où vous n'oseriez aspirer sans le secours des hommes. Ne vous laissez pas abuser par nos ennemis communs ; par ces esprits diaboliques , dont le voisinage est si pernicieux , & qui semblent vouloir couvrir leur ruine de vos débris. Ce sont là les vrais & funestes auteurs de notre brouillerie , & de vos mécontentemens. Ils ont arraché notre premier Pere d'entre les bras de vos Gnomides pour l'étouffer , pour ainsi dire ,

dire , dans les embrassemens illicites de son épouse , & tous les jours ils inspirent encore à la plûpart de ses descendans , le déréglement dont ils font la source. Mais ce qui est plus déplorable , ils vous font regarder les suites de votre séduction comme des effets de notre malice , & nos foibleffes comme des attentats. Nous portons la peine du tort que vous avez reçu. Les animaux revoltés , les Elémens déchaînés , toute la nature soulevée , les passions , les maladies ; enfin , notre espèce même , qui ne produit que des avortons & des monstres , conspirent ensemble à nous punir d'une iniquité où nous avons eu si peu de part , qu'elle a été commise six mille ans avant que nous fussions au monde. Mais quoique tous les hommes soient envelopés dans ce châtiment , ils ne le font pas

Partie II.

N

tous dans le crime. Les Philosophes voudront toujours vous rendre justice, & il est une infinité de Sages de tout sexe, qui renoncent par des vœux solennels au commerce du genre humain, pour avoir l'avantage de rentrer dans le vôtre. Si la probité & les desirs ardens de ces vertueux Solitaires, qui vous tendent les bras, ne peuvent pas rapeller notre ancienne intelligence, vos seuls intérêts devroient les rétablir. Le néant vous devore, vous mourez sans ressource, & vous cessez d'être en cessant de vivre, Pourquoi renoncez-vous si opiniâtement au Privilège de devenir immortels par notre moyen ? Pourquoi perdez-vous de gayeté de cœur le fruit de votre création ? Pourquoi vous privez-vous par votre pure bisarrerie, de la conversation des Anges ? En quoi votre Maî-

tre Averroës établit le souverain bonheur , & que de plus sages que lui mettent si raisonnablement dans la possession & dans l'amour du grand Jehová. N'êtes-vous destinés qu'à garder des trésors inutiles dans vos cavernes profondes ? Et n'êtes-vous pas plutôt pour les répandre sur la terre , & y laisser une illustre & généreuse postérité ? Défaites-vous de vos aigreurs & de vos illusions , ne renfermez point vos flâmes dans les étroites bornes de votre espèce. Sortez de cet état caduc & périssable : aimez à vous immortaliser par un commerce tendre avec les enfans des hommes. Augmentez le nombre des enfans de Dieu , & ne sacrifiez pas l'espoir d'une félicité éternelle , à la crainte d'un malheur qui dure toujours , & qui néanmoins doit être moins

redoutable que le néant où vous vous réduisez volontairement.

Rien de si excellent que l'homme : rien de plus glorieux pour vous que d'y attacher vos affections. Son corps est excellent , puisque les mains industrieuses & toutes - puissantes du très Haut l'ont formé dès le commencement des tems , & qu'il a été paîtri de tout ce qu'il y avoit de plus pur , de plus subtil , & , pour ainsi dire , de la Quintessence de tous les Elémens. Il n'y a qu'à considérer la structure , la proportion de ses parties , la délicatesse des ressorts qui servent à leurs mouvemens pour tomber dans l'admiration , son ame est encore plus excellente. C'est une expression , une image vivante de la Divinité , qui lui a imprimé les augustes caractères , avec le pouvoir de les communiquer. C'est un flambeau

qui puise la lumière dans le sein de la Vérité, & cette Vérité éternelle, qui lui est toujours unie, ne cesse jamais de l'éclairer, de lui parler, & de lui plaire. C'est un gage que le Seigneur a donné de sa bonté à la plus parfaite de ses créatures, & qui lui est une caution sûre de sa persévérance à la combler de bienfaits. C'est une Médaille, une Monnoye où il a gravé son Portrait, & qui lui doit être rapportée en tribut au nom de toute la nature, en sorte qu'elle ne peut manquer à ce devoir, sans que tous les êtres infinis, dont l'homme est le noeud & le centre, ne deviennent coupables de son ingratitude, & ne participent à sa punition. Cette ame & ce corps unis ensemble font le plus aimable composé qui soit sous le Ciel, & il faut être étrangement prévenu pour refuser l'honneur d'une alliance si belle & si illustre.

Quoique le Prince Gnome eût écouté ma harangue avec assez de calme : je remarquai néanmoins qu'il se faisoit violence par un reste de respect qu'il avoit pour Magnamara , qui étoit présent à notre entretien. Malgré leur divisions avec nous , ces Peuples souterrains ont conservé beaucoup d'estime & de considération pour les Philosophes. Ils obéissent à leurs commandemens , & très souvent c'est aux lumières qu'ils en reçoivent , qu'ils doivent leurs plus belles connoissances. Je ne sçai qui avoit instruit le Prince Gnome. Il ne manquoit pas d'érudition , & à ses erreurs près , qui étoient grandes & nombreuses , on avoit assez de plaisir à l'entendre débiter sa marchandise. dès que j'eus cessé de parler , il se mit à contredire avec beaucoup de feu tout ce que j'avois avancé de l'excellence de notre nature.

Vous nous croyez séduits , dit-il en se tournant de mon côté , & en m'adressant la parole ; vous nous croyez prévenus , & ce n'est pourtant que votre préoccupation qui vous engage dans ces injustes sentimens. Je conviens que dans la naissance du monde , l'homme fût comblé de biens , & qu'il eût le pouvoir de nous en faire part ; mais sa chute l'a privé de tous ces grands avantages , & il a perdu , en les perdant , celui de nous les communiquer. Au lieu d'être encore le Lieutenant & le Favori du très Haut , le Roi des animaux , & le plus noble de tous les êtres créés , il n'est plus qu'une vile & chétive créature , qu'un sujet disgracié , que le jouet & le rebut de toute la nature revoltée , & enfin , que le théâtre d'une guerre intestine & étrangère , puisqu'il est aussi peu d'accord avec

lui-même, qu'avec le reste de l'Univers. Prenez-le par le détail; son corps est un sac d'ordures & d'immondices, le repaire des maladies, le foyer des passions, une source inépuisable de desirs & de besoins, & le butin des vers & de la pourriture. Il étoit composé de tout ce qu'il y avoit de plus pur, de plus subtil & de plus délié dans les quatre Elémens: il ne lui en reste aujourd'hui que les excréments & la lie; & ces parties si fines & si spiritueuses, qui établissoient sa vigueur & sa durée, se sont évanouïes, comme ces essences qui s'évaporent au moment qu'elles prennent l'air; tellement qu'il a été précipité, par leur absence & leur privation, dans une abîme de foiblesses & d'infirmités, qui s'augmentent par la contrariété des qualités qui lui sont attachées. La chaleur le devore, le froid

l'engourdit , la sécheresse l'épuise , l'humidité l'accable ; & toutes ensemble le détruisent. Il trouve sa mort & dans l'air qu'il respire , & dans les aliments dont il est nourri. C'est une machine délicate & artificieusement construite , qui coûte beaucoup de soins à édifier , beaucoup de travaux à mettre sur pied , beaucoup de dépense à entretenir , & que néanmoins un grain de sable , une vapeur subtile , une goutte d'humeur , & la moindre inflammation démontent , déconcertent & rendent entièrement inutile.

Mais tout cela n'est rien au prix des misères de l'ame qui habite cette machine. Elle ne sçait ni d'où elle vient , ni où elle va , ni ce qu'elle est , ni où elle réside. Elle ne connoît ni son auteur , ni sa fin , encore moins sa propre nature. Je veux que dans le mo-

ment de sa production , dans ce moment heureux où elle fût unie à Adam, & avant que son crime l'eût répandue, & comme multipliée dans sa postérité, elle eût la raison de Dieu pour guide, son Esprit pour compagnon, son Image pour ornement, & l'Immortalité pour apanage. Mais depuis sa désobéissance, tout cela a changé; ces biens & ces honneurs lui ont échappés, la dignité de sa nature a été supprimée par un Arrêt immuable du Ciel; elle a été dégradée de sa noblesse, ses caractères immortels ont été effacés, l'impression du Sceau Divin, qu'elle avoit reçue, a disparu: elle se trouve dépouillée de toutes ces excellentes prérogatives, & plongée dans une nuit profonde qui lui dérobe toutes ses clartés & la rend semblable aux bêtes, & périssable comme elles.

Le Prince Gnome , en prononçant ces mots , regarda derriere lui. Je pris ce moment pour dire tout bas à Magnamara , que si ce Discoureur étoit d'une nature combustible , & qu'il fût justiciable de nos Magistrats , ils pourroient bien lui faire passer une heure de mauvais tems. Taisez-vous , me dit-il , nous avons eu assez de peine à embarquer cette conversion ; ne la faites pas finir par votre faute. J'obéis : le Gnome alla son train. Considérez-la cette ame , disoit-il , par les rapports essentiels qu'elle a avec Dieu , avec son corps , & avec elle-même. Rien de si aveuglé & de si extravagant sur ces trois points importans qui renferment ses fonctions & ses devoirs : elle est le seul Ouvrage du très Haut qui ait ignoré son artisan , qui n'en ait pas remarqué les traits imprimés dans le fond de

sa nature, & qui en ait transféré la gloire & l'honneur à des Sujets indécens. Elle l'a pris pour toutes choses, & toutes choses pour lui. Les êtres, qui n'ont point de vie, ont eu son encens & ses adorations, comme ceux qui sont animés, & la fantaisie faisant presque toujours son Dieu, elle lui attribué ses passions & ses vices, & l'a assujetti à ses disgraces & à ses altérations.

Mais si elle est si aveugle sur la nature de son Auteur, elle l'est incomparablement davantage sur la sienne propre; cela se suit: & un de vos Maîtres nous assure que les hommes ont raisonné plus juste sur la nature de l'ame, à mesure qu'ils ont mieux connu celle de Dieu. Ne vous étonnez donc plus si elle s'ignore au point qu'elle fait. Elle ne sçait si elle est chair ou poisson.

Vous

Vous n'avez qu'à parcourir les Siècles & toutes les Ecoles , & vous y trouverez une infinité de Sectes d'Ames armées les unes contre les autres , & prêtes à s'égorger pour soutenir leurs extravagances sur la nature & la qualité de leur étoffe. J'appelle les Sectes des Philosophes , des Sectes d'Ames , & je ne leur fais pas de tort ; car outre qu'ils se spiritualisent tout autrement que les autres , il est certain , suivant leurs principes & les vôtres , que leur corps n'a pas de part à leurs raisonnemens. En vérité, Monsieur , il fait beau voir ces belles Ames s'échauffer & employer toute la force de leur éloquence & de leur raison , pour appuyer chacun son opinion différente sur ce qu'elles font. La seule recherche qu'elles en font avec tant de travail , est une preuve de leur dégradation & de leur

abaissement, & rien ne leur fait plus de honte,

Que diroit-on de vous dans le monde, si vous alliez dans les places publiques demander sérieusement, si vous êtes Oronte ou Lycidas, Tircis ou Phylandre, François ou Espagnol; hériteroit-on à vous condamner de plein droit aux petites Maisons. C'est là pourtant le rôle que jouent toutes ces Ames Philosophes, qui vont suer sur les bancs, & y employer nombre d'années à chercher des nouvelles de leur nature & de leur existence. Cependant il est vrai que parmi toutes ces Sectes d'Ames, si opposées dans leurs sentimens sur elles-mêmes, les unes ont soutenu qu'elles n'étoient qu'un air subtil; les autres, qu'un amas de parties déliées du sang; les autres, qu'une vapeur délicate; les autres, que l'har-

monie des humeurs; les autres, qu'un rayon du Soleil; les autres enfin, qu'un éclat, ou, si vous voulez, une portion de la Divinité. Peu d'entr'elles se sont avisées de penser qu'elles étoient spirituelles, & si elles l'ont crû quelquefois, c'a presque toujours été sur la foi d'autrui, ou parce qu'elles desiroient l'immortalité, qu'elles croyoient inséparable de l'esprit, & nullement par leur propre conviction.

Je sécoüai alors la tête, & j'allois l'interrompre, si Magnamara n'eût encore arrêté ce mouvement, en me disant, que la clause sur la foi d'autrui fauvoit les sentimens que la Religion nous donne, & qui sont fondés inébranlablement sur la foi qu'on doit avoir pour l'autorité Divine.

Je le laissai donc continuer: il passa du fond de l'ame à ses facultés, & il

prétendit qu'elle ne les ignoroit pas moins que son étoffe. Elle ne sçait, dit-il, où elle prend ses idées, ni par quel moyen elle les conserve; après avoir dépouillé le corps de ses sensations & se les être attribuées, le scrupule les lui fait abjurer comme un bien usurpé, & qui lui vient d'en-haut. Elle ne comprend ni l'élévation, ni la bassesse de ses desirs; elle forme des desseins qui sont toujours sans effet, & des souhaits qu'elle ne sçauroit remplir. Tous ses raisonnemens sont creux, & n'appuyent que sur des fondemens branlans & sur de faux préjugés. Elle est toujours incertaine, toujours irrésoluë; & soit qu'elle s'élève ou qu'elle s'abaisse, elle est toujours inquiète & sans contentement.

Jusqu'au siècle passé, elle s'est fait honneur de trois illustres puissances;

qui donnoient un relief à son être ; il lui a plû depuis d'en resserrer l'étendue & les fonctions , si-bien qu'elles sont réduites à rien. L'entendement n'est plus qu'un misérable récipient , que des idées étrangères remplissent , parce qu'il n'en peut tirer aucunes de son fond. La volonté est une giroüetre , que le moindre soufle des passions fait tourner à leur gré ; car ce sont elles qui font presque toutes les déterminations en quoi consiste l'acte de la liberté , & par conséquent toute la gloire. Or , comme c'est des impressions du dehors & de la chaleur ou de la froideur du sang , qu'elles naissent ; l'Ame a sans doute moins de part que le corps à ses volontés. Pour ce qui est de la mémoire , l'Ame lui a fait changer de gîte de nos jours , & elle l'a dégradée à un tel point , qu'il ne lui reste pas l'ombre

de la premiere Noblesse. Oüi, ce vaste Magasin où l'Ame renfermoit une infinité d'images ; qu'elle alembiquoit & spiritualisoit , pour les rendre dignes d'être reçûes dans ses réservoirs , a été transféré ailleurs , & au lieu que , pour se ressouvenir du passé , l'Ame n'avoit autrefois qu'à se replier sur elle-même pour y contempler ces images en reserve ; elle est obligée aujourd'hui d'en fortir , & de suivre à la piste certains petits corps volages qui parcourent impétueusement des routes ambiguës , pour rafraîchir les traces que leurs Prédecesseurs avoient laissées : en sorte que lorsque le sujet , où ces traces sont imprimées , se dissout , & que l'Ame s'en sépare , il faut , à moins que Dieu n'y supplée , qu'elle oublie nécessairement toutes choses ; c'est à dire , œuvres , pensées , paroles , arts , talens ;

connoiffances , parens , amis , son corps même , & qu'elle s'en retourne à son principe auffi dénuée qu'elle en est fortie.

Peut-être pensez-vous que la réfidence dans une habitation matérielle , ne la rend propre qu'à connoître le corps qu'elle gouverne , & ceux dont il est environné. Erreur , imagination. Son corps est encore plus énigmatique pour elle que fa propre Nature. Elle ne fçait s'il est fa prifon , ou fon Royau- me ; fi elle a été devant qu'il fût , ou s'il étoit devant qu'elle pût être. Si elle y est envoyée immédiatement d'en- haut , ou fi elle s'y démêle feulement de la matière , comme la fleur & la plante fe dévelopent de la femence. Si elle aide à le bâtir ou l'arranger , ou fi elle ne vient qu'après que l'édifice est achevé. Mais quand il feroit vrai

qu'elle travailleroit à sa formation & à son arrangement , & qu'elle en seroit la gouvernante & la Reine ; je ne vois pas que ces titres fastueux puissent lui acquérir beaucoup de gloire. Jamais Souverain ne fût moins obéi. Jamais Empire ne fût plus mal gouverné. Elle ne sçait si elle est fixe ou vagabonde. Elle n'a jamais pû marquer précisément le lieu de sa résidence ; & je suis persuadé qu'elle l'ignore encore , & qu'elle l'ignorera toujours. Dans les tems passés , elle s'est dépliée entièrement dans toute l'habitude du corps , voulant être également toute dans le tout , & toute dans chaque partie ; en sorte néanmoins , qu'elle exerçoit particulièrement ses plus nobles fonctions , tantôt dans le cœur , tantôt dans le cerveau , suivant le caprice de ses opinions. Aujourd'hui elle s'est tellement

recueillie & réduite en petit volume , qu'elle n'occupe plus qu'un petit espace , & pour ainsi dire , qu'un point dans la tête des hommes. C'est là qu'elle donne ses ordres ; c'est là comme d'un Bureau de Postes , qu'elle envoie jusqu'aux extrémités de ses Provinces , une infinité de Couriers , dont les uns sont interceptés , les autres s'égarant , les autres reviennent assez mal instruits. C'est là enfin , où , comme une sentinelle postée dans un beffroi ou dans un clocher , elle s'occupe sans relâche à observer le branlement des cordes de la cloche , ou le mouvement des rouës de l'Horloge , pour ajuster indispensablement ses sentimens & ses pensées à la sonnerie. Ce qui n'a pas toujours été ; car au dire d'une Ame la plus éclairée de notre Siècle , elle avoit devant le péché du premier homme ,

le pouvoir d'acrocher le balancier & les poids de l'Horloge, de détacher les cordes de la cloche, de la dépendre e& le-même, de l'emporter, pour ainsi dire, hors du clocher, de peur que l'harmonie du carillon ne lui fit sentir des goûts & des plaisirs, qu'elle ne pouvoit avoir sans blesser son innocence & sa liberté. Pauvre Souveraine! Imbécile Gouvernante! Il n'y a pas de si chétif Matelot qui ne sçache le nombre des cordages de son Vaiffeau, & les usages auxquels ils sont destinés; l'Âme n'est pas si habile: elle ignore la structure des parties internes de son corps; leurs opérations lui sont insensibles, & elle ne s'en aperçoit jamais: & quand elle en est instruite, c'est toujours sur le raport d'autrui.

Elle a été près de six mille ans sans connoître le canal des chiles, les con-

duits salivaires , l'ouvrage de la sanguification , & mille autres choses essentielles. Pendant ce long tems , elle échauffoit le sang dans les veines , au moins on le croyoit ; elle nageoit & se promenoit dans ces canaux vermeils , & elle en tiroit les Ministres de ses ordres & de ses volontés. Elle soutenoit néanmoins , & elle en a juré mille fois , que cette liqueur rubiconde étoit immobile & croupissante. Il a fallu , pour la desabuser , & dissiper cette erreur grossiere & générale , qu'une Âme étrangère se soit élevée dans le fond de la Grande-Bretagne , & qu'elle ait convaincu toutes les autres , par mille expériences , que le sang est dans un mouvement continuel , & qu'il ne cesse de circuler , que quand on cesse de vivre.

Elle se flatte d'avoir une force infinie.

Le plus petit nuage, qui s'élève du méfentère, l'offusque jusques dans son Trône. Le bourdonnement d'un mou-cheron la démonte, & le bruit d'un verrouil la met hors des gonds, dans ses applications les plus sérieuses. Ses sensations sont la source de ses plaisirs & de ses douleurs : y a-t-il rien qui lui soit plus inconnu que leur œconomie ? Elle ne sçait si elle vit aux objets sensibles, où s'ils viennent à elle, ou plutôt si elle ne les aperçoit pas dans celui qui les a faits. Elle se dépouille de ses sentimens pour en revêtir des êtres auxquels ils ne conviennent pas. Elle regarde les couleurs, les saveurs, les odeurs, les sons & la lumière, & mille autres choses comme étrangères, quoiqu'elles sortent du fond de sa nature, & que ce soit ses propres manières. C'est par les sens qu'elle commu-
nique

nique avec tous les corps qui environnent le sien. Que faut-il pour rompre cette communication? Une peau mince lui en ôte la vûë, une crasse délicate la prive du goût & de l'ouïe, une goutte d'humeur qui embarrasse le nerf, une atôme de poussiere qui se glisse dans l'uretere, bouche le passage à ses couriers, & lui ravit la connoissance de ce qui se passe dans son corps. En un mot, il ne faut presque rien pour mettre toutes ses facultés en désordre & dans l'inaction.

Si elle est si excellente & qu'elle ait le pouvoir & la force que ses Panegyristes lui donnent; que ne perce-t-elle cette peau? Que ne force-t-elle cette digue pour r'ouvrir ces chemins fermés, & rendre la liberté à ses opérations. Elle anime toute la machine, elle est partout, & néanmoins s'il s'élève quel-

que orage , quelque tempête dans ses Etats ; au lieu de les calmer elle-même , elle a toujours recours à quelqu'autre Ame éloignée , qui étant moins unie qu'elle à son corps , est aussi moins instruite de ses besoins , & doit y prendre moins de part. Que penseroit le Roi de Siam , si l'Empereur s'adresoit à lui pour être informé des desordres qui se passent à Vienne ? Ne prendroit-il pas ce Prince pour un homme qui a perdu le sens ? Et si la bienséance l'obligeoit de répondre à sa demande , que pourroit-il lui dire que ces paroles ? Comment vous voulez que je sçache ce qui se fait où je ne suis pas , si vous ignorez ce qui se passe où vous êtes ? Votre Ame est encore plus folle & plus digne de pitié , que ne le seroit cette Majesté Allemande.

Dans les moindres altérations de son

Empire la tête lui tourne , & , comme je vous l'ai déjà dit , elle consulte toujours des Ames étrangères. La plus éloignée & la plus hardie est très certainement celle en qui elle prend plus de confiance , & si on veut qu'elle l'ait entière , il ne faut que lui parler un jargon mystérieux ; & lui dire des choses obscures & nouvelles. J'en prends à témoin vos Médecins , dont la faculté n'est pas moins une Secte d'Ames que le Portique & le Lycée. Ces Ames sont apellées de loin pour instruire la vôtre des dangers qui menacent son Etat , & des moyens de les éviter , ou de les prévenir. O ! qu'elles s'en acquittent mal ; leur ignorance vous trompe & augmente le péril ; en quels inconveniens ne vous jettent-elles pas par leurs fausses conjectures. Elles portent souvent la guerre , par leurs remèdes , dans une

Province qui est en paix ; & suposent le calme dans celle qui est dans le trouble & l'altération. Elles s'apliquent à guérir des maux imaginaires , & négligent ceux qui sont réels & effectifs. Elles embrâsent le corps dans les chaleurs , & se refroidissent dans ses glaces ; elles médicamentent le foye , quand les poulmons sont attaqués ; elles vuident enfin les veines , quand il les faudroit remplir avec le suc des alimens qu'elle vous retranche mal à propos. L'Âme donne aveuglement dans les erreurs mortelles , qui lui coûtent souvent la perte de ce qu'elle a de plus cher , & qu'elle voudroit conserver. Ne voila-t-il pas un habile gouvernement ? Une Reine bien sensée : elle se charge de remuer une machine qui lui est précieuse , & elle ne connoît pas les ressorts qu'il faut toucher. Elle se trou-

ve partout , ne remédie à rien. Elle se croit toute lumière , & elle ne voit goutte.

Peut-on , après cela , la préconiser & la louer avec quelque justice ? Et ne faut-il pas la méconnoître autant qu'elle s'ignore elle-même , pour croire qu'elle met l'homme au-dessus de tous les animaux , & qu'il en est le Roi & le Maître ? Ne comptez pas sur cette Royauté qui est entièrement chymérique. L'homme ne s'est conservé aucune supériorité sur les animaux. On lui fait trop de grace , quand on le met de front avec eux. S'il en assujettit quelques-uns , c'est par artifice , ou par le droit du plus fort , comme les hommes le font entr'eux tous les jours. Mais on n'a guères vû que les Lions , les Tigres , les Ours , & mille autres espèces d'Animaux ayent respecté dans

l'homme le caractère & la dignité de leur Souverain. Vous avouerez sans peine que vous les craignez du moins autant qu'ils vous craignent.

L'homme est à leur égard un Roi dépouillé, un Roi en peinture, qui se fait honneur d'un titre sans autorité. Ce qui me persuade & vous doit convaincre qu'on ne lui ôte rien quand on fait aller les bêtes de pair avec lui, c'est que le Tout-puissant, qui est le Maître absolu des rangs & des fortunes, vous conseille de prendre dans la conduite des bêtes le modèle de la vôtre. Il renvoye l'étourdi au Serpent, le fourbe à la Colombe, le paresseux à la Fourmi, & celui qui se défie de la Providence, aux Oiseaux du Ciel, qui, sans se mettre en soin de semer ni de moissonner, ne laissent pas de vivre & de subsister tout le long de l'année.

Il est donc vrai que l'homme, en gros & en détail, est un petit sujet de tentation, & qu'il y a si peu d'honneur & de profit dans son alliance, qu'on ne lui fait pas grande injustice d'y renoncer. Gardez vos fémelles, nous garderons les nôtres, & avec elles les trésors qu'on a mis entre nos mains, & dont la possession vous tient sans doute plus au cœur, que celle que vous nous offrez, d'une immortalité qui pourroit nous être aussi funeste qu'elle est incertaine.

Le Prince Gnome vouloit se retirer après avoir achevé cette Satyre; je suppliai Magnamara de le retenir, & de le faire consentir à me donner encore un quart-d'heure d'audience. Il l'arrêta & l'obligea de m'écouter.

Quelques defavantageux que soient les sentimens que vous avez de l'hom-

me , lui dis-je , je suis persuadé , mon Prince , que votre Altesse les abandonneroit , si elle vouloit l'envisager autant de tems par le bon côté , qu'elle l'a regardé par le mauvais. L'homme est une espèce de médaille , où les yeux , amis & ennemis , trouvent également leur compte. Si vous le considérez dans un certain point de vûë , il vous paroîtra avec l'air & la Majesté d'un Souverain ; mais si vous changez de place , & que vous le tourniez autrement , vous n'y trouverez qu'une bête. Placez-le bien : ne portez vos regards que sur la face la plus agréable de la Médaille ; vous serez bien-tôt convaincu de l'excellence de sa nature , & que tout ce que vous apercevez de difforme dans le revers , est un trait & un artifice de l'Optique , qui ne fait jamais voir les objets comme ils sont.

Vous venez de faire une description très vive de ses foiblesses & de ses infirmités. Elles me sont trop sensibles pour en pouvoir disconvenir. Je souscris à votre Satyre, aux conditions que vous aplaudirez au loüanges que je lui donne, & qu'il mérite.

Il a été dégradé de sa Noblesse, il est déchû de sa Gloire, dites-vous; mais quelque soit sa chute, toute sa perfection n'est pas tombée avec lui: son péché a effacé quelques traits éclatans de l'image d'un Dieu qui s'étoit gravée dans son ame; mais le fond de cette image y est resté, & y a conservé avec lui l'immortalité qui en est inséparable. Cette incorporation prétendue, que vous lui attribuez, est une chymère que les Philosophes, qui vous ont instruit, ont abjurée. C'est une opinion usée & ancienne dont ils

se font dépouillés , & vous ont revêtu , comme d'un habit qui n'est plus à la mode. Suivez-moi , je vous prie , & vous sentirez le ridicule de cette opinion , & l'impossibilité de la Métamorphose qu'elle autorise.

Par quel renversement de l'ordre établi dans la nature , par quelle opération de chymie un esprit pourroit-il devenir un corps ? Je ne vois rien dans l'Ame de l'homme qui marque ce changement prodigieux. Elle est au-dessus des corps , elle en juge souverainement. Elle se démêle & se sépare d'eux , & elle porte sa vûë & ses desirs à des objets auxquels ils ne peuvent atteindre. Voila des titres incontestables de sa spiritualité , & pour lesquels l'inscription de faux n'a pas de lieu. Je veux pourtant les vérifier , & vous convaincre de leur autorité. A ces mots je

me panchai du côté de Magnamara ;
& lui dis doucement à l'oreille ; je vais
mener notre Gnome dans les nuës.

J'embarquai la vérification de cette
manière. Je vous dis premièrement ,
que l'Ame est au-dessus des corps , par-
ce que Dieu a soumis à son Empire
celui qui est le plus parfait de tous ; &
qui renferme & réunit en lui seul tout
ce qu'ils ont de plus pur & de plus
excellent. Il est vrai que cette domi-
nation a été un peu affoiblie par le cri-
me de la première de toutes les Ames ;
mais quelque débile qu'elle soit , elle
subsiste encore toute entière, & nous ne
voyons pas qu'aucun de ses inférieurs
ait tenté de secouer le joug , & de l'af-
sujettir au sien ; au contraire nous ex-
périmentons tous les jours qu'ils crai-
gnent ses menaces & qu'ils obéissent à
ses volontés,

Je dis fecondement , que l'Amé juge souverainement des corps , parce qu'elle le distingue parfaitement un corps de ce qui ne l'est pas ; qu'elle en refuse d'autorité absoluë à certaines choses qui en ont l'ombre , plutôt que la réalité ; tels que font le point & la ligne , & qu'elle l'accorde de même à toutes les autres , qui par une triple dimention , occupe plus ou moins d'espace , selon la grandeur ou la petitesse des parties.

Je dis en troisiéme lieu , que l'Amé se démêle & se sépare des corps , parce qu'elle s'unit par la pensée à mille choses qui font hors de la matière. Elle connoît une infinité de figures parfaites qu'on ne trouve jamais dans les corps ; que les sens ne peuvent apercevoir , & qu'il est même impossible d'imaginer. Ne voit-elle pas clairement , qu'une Sphére parfaite ne peut toucher un
plan

plan parfait , que dans un seul point. Qu'un Cercle, si petit qu'il soit , est sans défaut , quand d'entre les lignes tirées du centre à la circonférence , on en peut tirer encore une infinité d'autres. Enfin , qu'un angle est véritablement un angle droit , quand une ligne droite , qui tombe sur une ligne de même nature , ne panche pas plus vers un angle que vers l'autre. Il n'y a rien là qui relève de la Jurisdiction des sens. Mais elle contemple encore avec plus de dégagement ces nombres immatériels , qu'on appelle exemplaires dans nos Ecoles de Mathématique , & qui sont si indépendans des tems & des lieux, qu'on peut dire qu'ils sont de tous Pais , & qu'ils se trouvent les mêmes dans tous les Siècles , & parmi tous les Peuples de la terre. Allez de l'Orient à l'Occident , du Septentrion au

Midi, vous y découvrirez que quatre font quatre, & dix font dix; parce que tous les hommes du monde voyent également & de la même manière ces nombres dans le fond de leur Ame, avec les yeux de leur intelligence, & qu'il n'y en a pas un qui ne sente intérieurement combien ils participent à l'unité dont ils sortent.

Quelle idée ne vous formeriez-vous pas de l'excellence & de l'élévation de notre Ame, & de son démêlement d'avec le corps, si je vous parlois des règles, des nombres & des mesures; des lumières, du droit naturel, des sciences, des vertus & de toutes les autres notions immuables & éternelles, qui sont nées avec nous, qui n'échappent à aucun esprit, & qui se conservent en nous sans l'aide des sens & sans notre participation. Je passe tout cela sous

silence , pour ne vous pas ennuyer , & parce qu'il n'y a rien de si évident. J'en veux pourtant tirer une conséquence qui détruit votre erreur , & vous doit faire comprendre que la connoissance de Dieu n'est pas cachée à notre Ame , encore moins celle d'elle-même & des choses qui occasionnent ses sensations ; car puisque cette Ame , comme il est vrai , conçoit des choses immuables & éternelles , comme elle ne les peut concevoir que dans un sujet immuable & éternel , qui est Dieu ; il est certain qu'elle le connoît : la connoissance du sujet étant inséparable de celle des choses qui y resident ; de même qu'en voyant les fleurs , dont une prairie est émaillée . on voit nécessairement l'herbe & le fond qui les soutient. Notre Ame est donc spirituelle ; hé comment ne la seroit-elle pas ,

voyant des objets qui ne se voyent que par l'esprit qui est tout œil & toute lumière. Elle ne s'ignore donc pas ; car comme nous voyons la lumière tant qu'elle nous est présente , & que nous avons les yeux ouverts & sains ; ainsi nous pouvons dire , que si la lumière avoit des yeux , elle se verroit toujours , parce qu'elle feroit toujours présente à son éclat. Ces raisons vous paroissent abstraites , & vous n'y êtes pas accoutumé ; il faut vous dire quelque chose de plus plausible , & sans doute de plus conforme aux principes que l'on vous a enseignés.

Considérez que notre Ame est un être pensant , & qui pense toujours ; & que ses desirs , & que ses autres propriétés n'ont aucune teinture , & ne tiennent rien de celle de la matière & du corps ; qu'elle n'a ni couleur , ni fi-

gures , ni parties ; qu'elle n'occupe aucune espace , qu'elle n'a aucun mouvement ; que Dieu est son centre naturel , où elle est plus ou moins attachée , selon qu'elle a plus ou moins de sagesse & de justice , & qu'elle n'y auroit pas de place , si cette sagesse & cette justice l'abandonnoient entièrement. L'Ame n'est présente dans le corps que par son opération , elle y agit d'une manière spirituelle à l'imitation de son Auteur , laquelle est néanmoins limitée dans sa vertu. Elle est toute où elle gît , fût-elle en mille endroits differens , parce que son action fait sa présence , & que sa nature est très simple & très singuliere. Elle n'est jamais oisive , & toujours elle agit , ou par rapport à Dieu , à qui elle se soumet , ou à l'égard des corps qu'elle régit. Mais quoique son action puisse être plus foible en mê-

me tems , ou plus forte dans un corps que dans un autre ; l'Ame y est toujours égale , parce qu'elle n'est pas susceptible de grandeur & de petitesse. J'ajoute à cela que la spiritualité de notre Ame devient incontestable par la qualité de sa vie. Tel est l'être qu'elle est la vie , & telle est la vie qu'elle est la nourriture. Nous sçavons que l'Ame ne se nourrit pas de pain , mais de la parole de Dieu. L'Ame ne paroît jamais moins vigoureuse que quand le corps a plus d'embonpoint. La plûpart de vos premiers Maîtres l'ont pensé comme nous ; car s'ils avoient crû autrement, ils auroient dit , que ceux qui avoient plus de matière , avoient aussi le plus d'intelligence ; mais ils étoient persuadés que jamais l'esprit n'a plus de pénétration & de vivacité , que lorsqu'il tient le moins au corps , & qu'il est

prêt de rompre les liens qui l'y attachent. Les gens délicats & de bonne chères, sont presque toujours les plus épais, & les plus bouchés. Les mets délicieux ne les rendent meilleurs ni plus intelligens.

Je finis ce discours en vous assurant qu'une vie si noble & qui subsiste par une nourriture aussi excellente que l'est la vérité, vous est une caution sûre de l'immortalité que l'on vous offre, & que vous méprisez. C'est envain que vous vous figurez que l'Ame périt aujourd'hui avec le corps; elle n'a rien de commun avec la vie; elle n'a rien de commun avec la mort; & quand il descend & se corrompt dans le tombeau, elle recouvre la liberté perdue, & vole pour en jouir dans le sein de son Créateur. Elle oubliera volontiers l'outrage que vous avez faite à sa di-

gnité , pour avoir le plaisir de vous conduire dans cet azile sacré des Ames bien-heureuses ; il est sans doute plus désirable , que le néant où vous vous retranchez. Revenez avec nous & conspirons ensemble à repeupler l'Univers d'un nombre infini d'aimables créatures. L'exemple des Salamandres , des Sylphes , &c. vous invite à cette réunion. J'ai déjà digéré les articles du Traité , il n'y a qu'à le signer , & je bénirai le jour fortuné , qui me procurera la gloire d'avoir consommé un ouvrage , qui doit faire le bonheur de vos Sujets , & celui de tout le genre humain.

Le Prince Gnome parut encore plus tranquille durant ce discours qu'il ne l'avoit été dans le premier. Il ne fit pas de mine ni de grimace. Et à son air , & à son maintien composé , je

commençois à me flater de l'avoir gagné. Je remarquai bien-tôt qu'il ne s'étoit calmé que pour donner plus d'attention , & répondre avec plus de force à mes raisonnemens , que j'avois guindé exprès pour mortifier son arrogance. Je vois , me dit-il , que vous êtes content de votre Sermon. Sans être biffare dans mes goûts , je n'en suis pas également satisfait , & loin de le trouver convainquant , comme vous le pensez , il me semble tout propre à m'affermir dans mes sentimens. Ce sont tous grands mots , grandes hyperboles , grands sophismes , & grandes subtilités qui sont capables d'étourdir , & de surprendre des Ames vulgaires ; mais qui ne font aucune impression sur les personnes de mon caractère & de mon sens froid. Je crois encore que l'Âme des hommes est une folle qui ne sçait ce

qu'elle est , ni ce qu'elle deviendra. Il ne faudroit pas aller bien loin pour trouver de ses pareilles , qui lui soutiendroient en face , que semblable aux animaux , elle ne se repaît que de spectres & de phantômes , qu'elle ne se représente rien , pas même le Dieu qui l'a faite , que sous la forme d'un corps ; que toutes ces notions générales , qui renferment les Loix des mœurs & des Sciences , les Régles des nombres , des mesures , auxquelles elle donne gratuitement le nom de vérités immuables & éternelles , ne sont que des êtres de raison , des idées creuses , des chimères & des fictions de l'esprit ; enfin , qu'elle suit tellement la destinée du corps qu'elle habite , qu'elle est molle & faible , comme lui , dans la plus tendre enfance , jusqu'à ne pouvoir conserver aucune impression ni aucune trace de

ses opérations , qu'elle l'entend & se fortifie , comme lui , dans le milieu de l'âge , & que sur la fin de la vie , elle retombe , à son exemple , dans ses premières foiblesses , & dans ses premières obscurités. Doucement , Monseigneur , m'écriai-je , vous outrez un peu la matière ; mais que dites-vous de la pensée , dont nous avons une idée si distincte & si différente de celle du corps , & quel rapport leur trouvez-vous ensemble ? Celui , dit-il , du ruisseau avec sa source. Quoi , repris-je , vous croyez que le corps est la source de la pensée ? Pourquoi non , repartit-il , est-il plus difficile à Dieu de faire sortir la pensée du corps & de la matière , que de tirer l'Âme & l'esprit du néant ? Je vois bien ce que c'est , continua-t-il , vous ignorez la nature de la pensée , & je puis vous l'apprendre. La pensée est une

parole intérieure avec laquelle on s'entretient soi-même, comme on se sert de la parole sensible pour communiquer avec les autres. Or, comme pour former ces sons articulés, qu'on appelle la parole extérieure, & qui expriment nos sentimens au dehors, il ne faut que des petits corps déliés qui l'insinuent dans les nerfs, & dans les muscles destinés au parler : il suffit aussi, pour former cette parole intérieure, qui s'appelle pensée, que de petits corps plus subtils & plus déliés, heurtent des ressorts plus fins & plus délicats, & se glissent dans des conduits plus étroits & plus imperceptibles.

Mais dites-moi, je vous prie, interrompis-je, comment est-il arrivé que ces ressorts & ces conduits aient échappé à la vue & aux observations des anatomistes de notre tems, qui sont si exacts

exactes dans leurs recherches , & si heureux dans leurs découvertes ? C'est , repliqua-t il , parce qu'ils étoient prévenus du contraire. Leurs préjugés , & leurs préventions ont causé leurs erreurs , & les y ont fait persévérer , de la même manière qu'ils ont été des milliers d'années sans découvrir le canal du chile , & la circulation du sang. Ce qui vous doit persuader que la chose est comme je vous l'explique , c'est à dire , que l'une & l'autre parole partent du même principe , & sont produites par des moyens semblables , les proportions gardées , c'est que je remarque que les desordres que l'excès du vin , & les passions immodérées vous causent , paroissent également dans vos discours , & dans vos pensées. On ne sçait ce qu'on dit , ni ce qu'on pense , on parle & on raisonne

Partie II.

R

mal , & le trouble est répandu partout , parce que la masse du sang étant échauffée & rarefiée par le feu qui survient , tout ce qui en fait partie devient susceptible de ces mouvemens & de ces agitations extraordinaires.

Ah ! pour le coup , mon Prince , lui dis-je , voila ce qui s'apelle de la pure subtilité : votre système est ingenieux ; mais il n'est pas également solide , & il seroit aussi facile de me persuader , que la pensée & le raisonnement se peuvent former dans un tuyau d'orgue délicatement fabriqué , que de me faire concevoir qu'ils naissent , comme vous l'avez avancé , dans ces conduits fins & déliés , que vous suposez dans le corps humain. La matière n'est pas moins matière , pour être plus subtile qu'une autre , & ce qui est matière ne sçauroit jamais penser.

Vous vous trompez encore une fois, reprit le Prince Gnome , & vous en tomberez d'accord , si vous mettez bas tous vos préjugés. J'ai été persuadé , comme vous , de la spiritualité de votre Ame , & quand je considérois ses craintes , ses desirs , & ses autres perceptions , je m'imaginois que tout cela l'élevoit au-dessus de la matière , & n'avoit rien de commun avec le corps. Un peu d'aplication , jointe aux circonstances de notre rupture , m'a defabusé , & vous le ferez comme moi , si vous examinez de près cette même matière , de laquelle vous croyez que votre esprit est séparé. Suivez pas à pas les vertus qui lui sont attachées , & les merveilleux effets qu'elle produit , quand elle est philtrée & subtilisée de certaine manière. Vous verrez que ce n'est pas deshonorer votre Ame , que

de la confondre avec elle , & qu'il n'y a que le plus & le moins qui les distingue. Considérez la force & la délicatesse de ces petites parties de sang qui servent à toucher & à remuer les ressorts de votre machine. Regardez la vertu de ces petits atômes échapés par hasard , qui mettent dans un mouvement si violent des animaux d'une grandeur énorme. Passez plus loin , & attachez toute votre attention sur la petitesse de vos yeux , de ceux d'une Aigle , d'une Fourmi , d'un ciron ; ce n'est que dans un point imperceptible, que se ramasse , sans confusion , une infinité d'images de toutes tailles & de toutes couleurs , qui representent autant d'objets. Avancez encore dans la tête des Cirons , & voyez y un point encore plus délicat , où cette infinité d'images si différentes se fixe pour se

représenter à la fantaisie , quand il lui plaît de les appeler , ou quand elles y sont portées par les conjonctures. Certainement si vous réfléchissez sérieusement sur la grandeur & l'étendue de cette vertu qui réside dans la moindre partie de la matière , dans un seul point ; vous conviendrez qu'il n'y a rien dont elle ne soit capable , & où elle ne puisse aller , quand elle est entre les mains d'un Artisan , dont la puissance & la sagesse sont également infinies.

Je conviens , repartis-je brusquement , que Dieu peut tout ; mais comme sa sagesse a établi certaines Loix , & qu'elle s'est prescrit certaines manières d'agir qu'il ne change pas , & qui déterminent l'action de la puissance , il ne fera jamais que la matière pense , ni que l'esprit occupe une espace. Le ter-

me d'esprit vous égare : mon Cavalier , reprit-il , vos Chymistes vous pourroient redresser. Ils démêlent tous les jours dans les liqueurs & dans les sels , l'esprit d'avec le corps , sans s'aviser de leur attribuer une nature différente. Les choses extrêmement déliés, ou qui échapent à la vûë , ont usurpé le nom d'esprit , & on l'a toujours donné aux essences & aux parties subtiles du sang , quoique ce soient des corps effectifs. Vous me direz , que si on ne voit pas l'air & le vent , on ne laisse pas de les sentir , & qu'ils font des impressions sur votre corps ; & moi je vous reponds que la pensée en fait de plus fortes ; si elle est vive , elle vous échauffe ; si elle est froide , elle vous glace ; si elle est chagrine , elle vous desseiche , & si elle est gaye , elle vous réjouit & augmente votre embonpoint. Le corps

prend le caractère de la pensée , & l'Âme , comme je vous l'ai déjà dit , & que je vous le répète encore , suit l'accroissement & la décadence du corps qu'elle anime ; elle est foible dans l'enfance ; volage dans l'adolescence ; impétueuse dans la jeunesse ; raffise dans le panchant de l'âge , & elle finit par où elle a commencé ; c'est-à-dire , que dans la décrépitude de vos années , elle retombe dans ses premières foiblesse , & n'a pas plus de raison qu'un enfant.

Ne me dites pas qu'elle se démêle souvent du corps , & qu'on la voit quelquefois saine , forte & lumineuse , quand le corps paroît accablé de maux & dans un entier épuisement ; & qu'enfin elle ne raisonne jamais mieux , que dans les momens qui précèdent leur séparation prétendue. Je ne suis pas

surpris de cette vigueur , & de ces clartés extraordinaires ; je les regarde comme des faillies , des efforts & des accès causés par le mouvement & la fermentation du sang & des humeurs ; de même que le corps d'un malade , quoiqu'abattu par la violence & la durée de la fièvre , reprend toutes ses forces , & en fait paroître de surprenantes dans ses redoublemens & dans le délire. Il n'est pas étonnant que des parties , si différentes par leur figure & leur arrangement , produisent des effets si peu semblables. Le sang bouillonne dans le corps , quand d'autres humeurs plus épaisses y demeurent dans le calme ; les esprits agitent le cerveau & laissent les pieds sans mouvement. Certains ressorts commencent à jouer , quand les autres se détendent & se relâchent. L'Ame même est divisée en

deux parties par vos spirituels ; l'une inspire , l'autre consulte ; l'une préside , l'autre doit obéir. Ce sont deux sœurs dont les relations & les fonctions différentes marquent la diversité ; c'est , si vous voulez , le mari & la femme , Adam & Eve , comme l'explique un de vos Docteurs , qui n'étoit pas surpris de voir que la partie supérieure de l'Ame fût occupée de Dieu dans l'extase , & que la partie inférieure demeurât dans l'inaction à l'égard du corps même , & qu'elle oubliât , en quelque sorte , l'obligation qu'elle a de le régir & de le faire mouvoir. Cette diversité d'opération & d'objet dans un être que vous croyez indivisible , n'autorise-t-elle pas la variété des actions de l'Ame & du corps , que je crois pétris de la même matière , avec cette différence , que l'arrangement & le volume des par-

ties , qui le composent , ne sont pas les mêmes.

J'ajoute à cela deux remarques , que vous pouvez faire tous les jours , & qui vous doivent fraper jusqu'à vous convaincre de la vérité de ce que je vous ai dit jusqu'à présent. La première , c'est que durant le sommeil , l'Ame est infiniment plus endormie que le corps. Car hors quelques parties extérieures du corps , que l'assoupissement de l'Ame & leur lassitude tiennent immobiles , parce qu'elles ne se remuent d'ordinaire que par ses ordres , sans qu'elle sçache comment ils sont exécutés , toutes les autres veillent à leurs devoirs , & les remplissent exactement & sans interruption. Le cœur s'étend & se resserre ; les poulmons inspirent & respirent ; le chile coule & se colore ; le sang circule , les artères bat-

tent ; la digestion se fait ; les chairs s'engraissent , & tous les membres prennent de l'accroissement. Il n'en est pas de même de l'Âme , elle est comme anéantie , toutes ses facultés sont interdites , toutes ses modifications suspendues , elle ne connoît rien , elle ne voit rien ; elle ne sent rien. S'il lui arrive de penser , quand le choc de quelque atôme de vapeur l'a obligée de l'éveiller ; alors toutes ses pensées sont des folies , des extravagances , ou des phantômes qui l'effrayent elle-même , & qui font rire ceux à qui on raconte ses rêves. Si elle étoit spirituelle comme vous le prétendez , toutes ses pensées ne devroient-elles pas être justes , & tous ses jugemens exacts dans ses heures tranquilles. Le silence des passions , la fuite des objets , l'affranchissement des soins & de la direction de la machine ,

la rendant à elle-même , la mettant dans une pleine liberté , & ne lui laissant aucune distraction , peut-elle ne pas entendre cette vérité éternelle & intérieure , que vous voulez qui lui parle toujours , & que ce long intervalle de repos lui donne le loisir d'écouter ? Cependant elle est sourde & aveugle ; elle demeure oisive & dans une entière inaction. Tirez la conséquence & convenez avec moi , qu'il ne faut qu'un petit grain d'*Opium* pour faire succomber toute la force de la plus belle & de la plus grande Ame de l'Univers.

La seconde remarque , c'est qu'on voit des yvrognes en qui l'esprit paroît beaucoup plus yvre que le corps. Leur conception est entièrement bouchée , leur raison a fait naufrage , ils ne font & ne disent que des extravagances ; mais s'il faut quitter le lieu de leur débauche ,

bauche , quand la nuit est venue , ils regagnent leur domicile sans chanceler & sans se tromper , & s'étant couchés comme de coutume , & ayant dormi profondément , ils ne se ressouviennent , le matin à leur reveil , d'aucunes de leurs paroles & de leurs actions du jour précédent. D'où vient ce désordre de l'esprit ? D'où vient cette déroute de la raison ? D'où vient que les vapeurs du vin renversent plutôt le trône de l'intelligence , que le magasin des esprits , qui servent à remuer la machine ? Vous hésitez à me répondre ; je le ferai pour vous , & je dirai que c'est parce que cette partie de l'Âme , qu'on appelle animale , est composée de petits corps assez épais , qui résistent , par leur solidité à l'impression des vapeurs , & tiennent ferme dans leur poste , pour ne pas troubler la régularité de leurs fonc-

Partie II.

S

tions ; au lieu que ces autres petits corps , qui forment la plus noble partie de l'Ame, & sur qui tombent les rayons de la souveraine raison , étant plus déliés & plus délicats , sont aussi moins capables de soutenir le choc de ces vapeurs , & par conséquent plus susceptibles de dérangement. C'est dans ces principes que se trouve le dénouement de l'aventure de ce jeune Page , qui étant né stupide & matériel , changea tellement de caractère d'esprit dans les ardeurs d'une fièvre aiguë , que toutes ses paroles étoient autant de sentences & d'oracles. Le Roi , son Maître , fut averti de cette étonnante métamorphose , il se transporta dans la chambre du malade , & ayant entendu les plus belles choses du monde , & les plus grandes maximes de la Politique , il crut qu'il lui importoit de tout de se conser-

ver un si rare génie ; il ordonna à ses Médecins , d'employer tous les secrets de leur Art pour le guérir. Ils le guérèrent en effet ; mais ce pauvre garçon , en recouvrant sa santé , retomba dans sa stupidité naturelle , & dans le mépris de son Prince ; ce qui lui fit regretter sa maladie , & maudire ceux qui l'en avoient délivré.

Si cet exemple vous laisse encore quelque doute , ce que je vais dire le dissipera entièrement. Considérez que le feu du sang fait sur l'Âme ce que la lumière fait sur les yeux , & que leurs impressions sont toutes semblables. Avec trop peu de lumière on ne voit que confusément les objets ; avec allez de lumière on les voit très distinctement , & avec trop de lumière on s'ébloût , & on ne voit goutte. Avec trop peu de feu dans le sang on a des

vûës & des connoiffances confuses & bornées ; avec un feu réglé , on a des vûës justes , fines & très claires. Avec un feu excessif , on n'a que des vûës étrangères & perduës. Et pourquoi ? Parce que l'activité de ce feu étant trop foible dans les premiers , pour mettre dans un juste mouvement ces parties subtiles dont l'Ame se forme , elle ne peut donner que des esprits du commun. Cette même activité étant dans les seconds dans un point de proportion & de perfection , auquel rien ne manque : son action est pleine de justesse , & elle produit nécessairement de bons esprits. Enfin , cette activité étant hors de mesure dans les derniers , elle agit & dissipe tellement ces petits corps subtils , que les illuminations supérieures frappent toujours à faux , & n'y peuvent introduire aucune raison ;

& de cette façon il n'en reste que des fols & des extravagans. Examinez , je vous prie , ces trois degrés de feu : suivez leur action , & vous y trouverez non seulement la véritable cause de la différence des esprits , & de leur changement de caractère ; mais encore que tous les effets , qui en naissent , sont produits par les mêmes règles de la nature , & par la même mécanique que ceux de la lumière. Leur vouloir attribuer un autre principe , & se flater de le connoître , c'est se faire une idée de fantaisie , & imiter Pherceïdes , qu'on a crû n'avoir inventé l'opinion de l'immortalité des Ames , que pour satisfaire l'ambition de la sienne.

Tous ces raisonnemens , mon Prince , lui dis-je , ne sont que de la crème foïettée , & ne donnent pas la moindre atteinte à l'idée que je me suis

faite de l'excellence & de la dignité de mon Ame. Je distingue fort bien entre sa nature & celle de mon corps , & je connois parfaitement bien l'être pensant & excluant l'idée de l'être matériel. Je pourrois aussi vous marquer clairement & distinctement les opérations qui leur sont propres ; il n'y a que les communes & les mêlées qui vous égarent & vous les fassent confondre. Mais , sans tant philosopher sur ce même chapitre , puisque vous m'avez renvoyé aux Chymistes , faites-moi la grace de m'apprendre par quel art singulier , & par quelle vertu chymique , l'Ame , qui étoit spirituelle & immortelle en Adam , comme vous en convenez , est devenuë corporelle & périssable en lui-même , & dans tous ses Descendans.

Il est aisé de vous l'enseigner , re-

prit-il ; le crime primitif a fait ce prodige : il a incorporé l'esprit , & l'a fait devenir chair. De la même manière que la vertu spiritualise le corps & lui prête ses qualités , l'Ame a Dieu pour principe , & le néant pour origine ; elle s'approche de l'un , à mesure qu'elle s'éloigne de l'autre ; elle a plus ou moins d'être & de perfection , selon qu'elle est plus ou moins proche de la source de tous les êtres. Sa vie est une espèce d'échelle qui touche le Ciel par un bout , & la terre par l'autre. A l'une des extrémités , elle trouve Dieu & l'immortalité ; à l'autre la mort & le néant. Si elle s'élève , elle se spiritualise & se divinise en quelque sorte ; si elle s'abaisse , elle devient semblable aux bêtes , & finit comme elles. Le premier homme s'étant laissé emporter par le poids fatal de ses cupidités , de

ses goûts irréguliers , est tombé dans ce malheur. Son Ame est devenuë charnelle & dissoluble. Le Seigneur a demeuré quatre mille ans sans le vouloir retirer de cet état malheureux. Si vous examinez tous les motifs qu'il lui a donnés de faire le bien , & toutes les menaces qu'il a employées pour le détourner du mal ; vous m'avoüerez qu'il ne l'a regardé , pendant tout ce tems-là , que comme un homme perissable en tout genre. Sa durée étoit sans doute proportionnée à celle des récompenses & des punitions. Elles étoient passagères ; il falloit donc qu'il passât & finît avec elles.

Vous m'étonnez , lui dis-je , & je ne sçai où vous avez puisé ces étranges principes. Dans la raison de Dieu , repliqua-t-il , c'est son éclat qui avoit spiritualisé l'Ame de ce premier Pere ;

c'est son image qui l'avoit renduë immortelle ; il a fermé les yeux à ce divin éclat ; il a brisé & foulé aux pieds cette Image sacrée ; il a perdu ces excellentes prérogatives ; il a été dépouillé de ces brillans ornemens, & il est descendu plus bas que le naturel. Ne vous abusez pas : il n'y a que Dieu qui soit véritablement immortel , parce qu'il n'y a que lui seul qui soit véritablement indivisible, & qui puisse subsister de lui-même. Il est l'Unité souveraine qui suffit à elle-même. Tout ce qui en sort & s'en éloigne est divisible , & par conséquent finissable. Cette sainte Unité, voulant faire part à l'homme de sa félicité & de sa gloire , le remplit de son Esprit, & cet Esprit, qui est le Sceau de son Amour, grava les traits de sa ressemblance dans le fond de son Ame, que la mort &

le néant eussent respecté éternellement, s'il les avoit sçû conserver. Tant que cet Esprit fût avec l'homme, il fut tout spirituel, & ne forma pas une pensée qui ne le rendît digne de l'immortalité, & de la communication de l'Être Souverain; mais il perdit tout en le perdant, & ce n'est que par la réunion de cet Esprit avec lui, qu'il peut recouvrer de si glorieux avantages. Contemplez l'homme réuni à cet Esprit Saint; vous trouverez un homme tout nouveau, qui a un cœur & une Ame toute neuve, qui n'aspire qu'à des biens éternels, qui n'a de vie & de mouvement, que par cet esprit. S'il parle, c'est cet esprit qui parle par sa bouche; s'il desire, c'est lui qui forme ses desirs; s'il fait des prières & pousse des gémissemens, c'est lui qui prie & qui gémit pour lui. Enfin, il est son Ame,

son cœur , son esprit & son tout ; & il ne se contente pas de retracer en lui les caractères de son Image effacée ; il se rejoint encore à son Original pour une éternité.

Permettez-moi , lui dis je , de vous interrompre sur un si bel endroit , je vous attendois là. Vous convenez qu'aujourd'hui l'Ame est réabilitée , & que de charnelle & périssable qu'elle étoit devenuë , elle a été ramenée à l'Esprit & à l'Immortalité ; pourquoi donc prenez-vous pour prétexte de votre éloignement des hommes , un défaut d'immortalité , dont l'Esprit du très Haut les a délivrés. Parce que , repartit-il , ce Divin Esprit se rencontre chez peu de personnes , & que ceux qu'il honore de sa présence , en recouvrant le Privilège de s'immortaliser , ne rattrapent pas celui de se communiquer aux autres.

Adam , repris-je , eut donc cet avantage pendant qu'il fut fidele , & qu'il ne viola point cette Loi de communication , que vous prétendez qui lui fut donnée avec la vie ? Oüi , répondit-il , il en a jouï , & quelques autres privilégiés aussi , en qui Dieu avoit conservé son Esprit. Mais leur race étant éteinte , & l'Esprit de Dieu s'étant retiré de tous les hommes , nous primes notre parti , & nous nous sommes abstenus de parier avec vous , parce que , de la manière dont vous êtes faits aujourd'hui , & qu'on peut commercer avec vous , selon vos propres principes , il y a pareil hasard de perdre & de gain ; ce qui vaut moins que notre état ; car le néant nous sauve du malheur éternel , & nous ôte en même tems le sentiment de toutes ces pertes que vous avez tantôt exagérées. Vivez donc

donc en paix , & laissez-nous mourir de même : nous n'envions pas votre bonheur ; profitez de vos disgrâces passées , & suivez jusqu'au bout le chemin qui vous est ouvert à l'immortalité , sans inquiéter davantage ceux à qui votre corruption l'a fermée pour jamais.

Je vous répons , dis-je , de votre tranquillité pour l'avenir ; il est avantageux de n'avoir aucune relation avec vous. Vos erreurs pourroient devenir contagieuses , reportez-les dans vos cavernes profondes , où vous les avez prises. Il paroît assez que vous vous êtes livrés à l'esprit de mensonge , & qu'il s'exprime par votre organe ; mais la vérité triomphera de ses artifices , & ne permettra pas que le miroir , où elle se regarde sans cesse , soit terni par vos calomnies. Ce miroir où son image est :

Partie II.

T

formée par sa présence & son regard ; cette Ame , qui est le plus noble & le plus excellent de ses Ouvrages , subsistera éternellement , & fera toujours éclairé des rayons de ce Soleil de Justice. Je le sçai , je l'atteste , la Religion me l'a enseignée , la raison me l'insinuë , & le sentiment m'en convainc. Anathême aux Demons , anathême aux Gnomes , anathême aux Libertins , anathême à tous ceux qui croient que la fin de leur vie est celle de leurs peines & de leurs plaisirs.

Le Prince Gnome m'entendant fulminer tous ces anathêmes , fit une inclination de tête à Magnamara , pour lui dire adieu , & délogeant au plus vite , il disparut à nos yeux dans le moment , & fut sans doute recevoir de ses Sujets , les louanges que méritoit sa résistance.

T

Pour moi , dans mon émotion , je continuai mes invectives contre les Ennemis de la gloire de notre Ame , & il n'y eût pas un Sujet de cette République souterraine qui ne reçût quelque égratignure. Ce Gnome , disois-je à Magnamara , a l'esprit gâté : je ne sçai qui l'a perverti au point qu'il le paroît ; mais assurément on ne le peut être davantage. Magnamara me répondit , que ce malheureux Garde de trésors , devoit sa perversité & ses erreurs , partie aux suggestions des Demons ses voisins , partie aux Conférences de quelque Cabaliste bâtard , & de la Secte des Saducéens , & partie enfin à la lecture des œuvres d'Aristote & d'Averroës. Quoi , repris-je , Messieurs les Gnomes montent aussi sur les bancs ? Sans doute , repliqua-t-il , ils m'ont pressé plusieurs fois de leur expliquer

les endroits obscurs de ces deux Philosophes. Et leur Prince qui se livre tout à l'étude, & qui se pique d'être sçavant, n'a pas laissé de me supplier de lui résoudre des doutes sur l'Ancien & le Nouveau Testament. Je ne m'étonne plus de leur embrouillement extrême, m'écriai-je, puisqu'ils ont tâté des ténèbres d'Aristote. J'ai ouï dire mille fois à mon Précepteur, qui passoit pour très habile, & qui n'épargnoit point ses peines & ses soins pour m'instruire, que de tous les Auteurs, il n'y en a pas un qui ait plus mal raisonné qu'Aristote sur la nature de Dieu & celle de l'Ame. Je n'en trouve point de si sotte que la sienne, reprit Magnamara, ni qui soit plus propre à donner mauvaise opinion de celle des autres. Elle ne se connoît en nulle façon. Elle a eu pourtant la témérité de vouloir é-

clairer toutes les Ames de son tems. Il faut que je vous raconte , à ce propos , ce que cet homme , si vain & si obscur , entreprit un jour pour se faire valoir. Voyant que tout l'Univers étoit partagé en des opinions différentes sur la nature de l'Amé , & que la plûpart , pour ainsi dire , nageoient entre deux eaux , & flotoient dans des irrésolutions trop inquiettes ; il se mit en tête de les tirer de l'incertitude , par une décision nette & précise. Il avoit du crédit , & la réputation de son sçavoir n'alloit guères moins loin , que celle de la Gloire & des Conquêtes du grand Alexandre , son Disciple. Tous les Sçavans lui faisoient la cour ; il ne sortoit rien de sa plume qui ne fût aplaudi , & ses moindres paroles étoient prises pour des oracles. Sur ce pied-là vous jugez bien qu'il n'eût pas de pei-

ne à faire expédier un ordre , pour convoquer le Ban & Arrière-ban de tous les Philosophes de la Grèce. Le quartier de l'Assemblée fût marqué à Athènes ; ils s'y rendirent , & s'étant rendus tous ensemble dans la grande Salle du Palais des anciens Rois de cette superbe Ville , Aristote y parut sur un Trône magnifique , & sous un Dais tout brillant d'or & de pierreries. Après avoir préparé cette illustre Troupe à recevoir en dernier ressort l'Arrêt qu'il alloit prononcer ; il parla de cette sorte. Vous êtes embarrassés , Messieurs les Barbons , sur la nature de l'Âme des hommes ; vous ne sçavez si elle est chair ou poisson ; plusieurs se mêlent de la définir , & personne ne donne dans le but. Graces à mes profondes méditations , j'ai attrapé le nœud de la difficulté. Je suis persuadé que vous vous

en tiendrez là , & que vos inquiétudes finiront pour toujours ; écoutez bien ce que je vais vous dire.

L'Ame , ouïi , l'Amé , cette noble partie de nous-mêmes , cette Reine du monde ; cet asile de la Vérité ; le trésor des Sciences ; cette lanterne mystérieuse où brillent les plus hautes lumières ; cette Lieutenante des Dieux est la forme du corps ; forme pour informer , & qui contenant éminemment les perfections des formes subalternes , est nécessairement comme l'acte d'un être en puissance , en tant qu'il est en puissance.

Ce fameux Arrêt , prononcé d'un ton de Maître & d'un ton de Souverain , fut reçu différemment de cette vénérable compagnie. Les Philosophes Courtisans firent des mines pour marquer leur admiration. Les railleurs

faisant allusion aux termes de l'Arrêt , dirent que l'Ame étoit trop heureuse d'être tombée entre les mains d'Aristote , & que s'il ne lui donnoit pas beaucoup de lumière , en récompense il lui accordoit beaucoup de puissance & d'autorité. Les Satiriques , dont la puissance fantastique n'agrandissoit pas la fortune , le traitèrent de Charlatan , & murmurèrent tout bas , qu'il les avoit apellés là pour leur vendre son baume. Les indépendans , qui faisoient le plus grand nombre , gardèrent un morne silence , & enfonçant leur chapeau dans leur tête , se retirèrent brusquement , & le cœur plein de rage , de s'être exposés aux fatigues d'un si long voyage , pour venir se repaître d'un galimatias. Cependant , il y en eût de si prévenus en faveur d'Aristote , qu'ils respectèrent ses ténèbres , & voulurent

entendre du mystère dans l'obscurité de ses paroles, que peut-être il n'entendoit pas lui-même. C'est sur ce fondement qu'ils imposèrent à leurs Sectateurs la loi de pénétrer le sens de l'Énigme qu'il avoit jettée à l'aventure; ce qui les engagea en des veilles & des recherches si pénibles, qu'il leur en coûta presque à tous la raison & la santé.

C'est dommage, dis-je à Magnamara, que l'Acte de cette Assemblée ne soit pas venu jusqu'à nous. Les Mécontents devoient bien en emporter quelque Copie collationnée. Il est resté long tems dans les Archives de l'Aréopage, continua-t-il; mais depuis il a été envelopé dans les révolutions & les ruines de cette florissante République.

Le fruit que nous devons tirer du faible souvenir que la tradition nous en

a laissé ; c'est que quelque connoissance que les Livres nous donnent de la nature de notre Ame , & de celle de son Auteur , on ne les sçauroit connoître parfaitement que par les lumières que l'on puise dans la Religion. C'est là que nous devons nous arrêter , sans quoi nous nous trouvons dans des perplexités mortelles , & dans un continué & funeste égarement. Il est nécessaire que nous sçachions que Dieu a créé notre Ame , & qu'il l'a faite pour lui ; mais il nous importe peu de sçavoir si elle est étrangère dans le corps , ou si elle en est originaire ; si elle y arrive après qu'il est formé , ou si elle aide à le former. On se chicane là-dessus , & on n'a aucune bonne raison pour aßeoir un jugement certain ; car quoiqu'on donne quelques probabilités , qu'elle ne s'unit au corps qu'après un

nombre de jours; il y a plus de vraisemblance qu'elle s'y trouve dans le moment de la conception, & qu'elle travaille à l'arrangement miraculeux de toutes les parties du corps, & à régler leur économie & leurs fonctions. Les Médecins de Paris firent ouvrir le corps d'une Joueuse de Luth : ceux qui firent cette opération soutinrent, qu'un enfant, dont elle n'étoit grosse que depuis trois jours, avoit été animé, & fondèrent leur attestation & leur conjecture, sur ce que les trois ventricules étoient déjà formés.

Voilà qui est bien, lui dis je, je me connois trop peu en Anatomie pour contester là-dessus. Mais j'ai une grande envie de sçavoir s'il y a des Ames plus grandes & plus nobles les unes que les autres. Je les crois toutes égales, me répondit-il, puisqu'elles ont toutes

la même extraction , qu'elles sortent toutes immédiatement de la main du très Haut ; qu'elles portent toutes également les traits de sa ressemblance & son Image , où elle est le caractère de leur grandeur & de leur noblesse ; & qu'enfin , elles ont toutes le même principe , la même fin & les mêmes devoirs. Ce qui fait que les unes s'élèvent ou s'abaissent , s'étendent , ou se resserrent plus que les autres , c'est qu'elles s'appliquent plus ou moins à la vertu ; c'est qu'elles s'ouvrent plus ou moins aux lumières de la vérité éternelle. Les Ames sont donc nobles de race & d'origine ; mais leur noblesse & leur grandeur n'éclate que dans le culte qu'elles rendent à Dieu , & dans l'utilité qu'elles apportent au monde ; comme il est vrai qu'elles tombent dans une espèce de rotture , quand elles s'engagent trop

trop dans le commerce des choses sensibles , & qu'elles oublient l'honneur qu'elles ont d'être les Images du très Haut , & méprisent les devoirs qu'il leur a imposés. C'est en cela qu'elles paroissent dégradées à juste titre , & qu'on les peut accuser de s'être rendues semblables aux bêtes , parce qu'il n'y a que la qualité d'Image de Dieu , & les avantages & les destinations qui en sont inséparables ; qui distingue l'Âme de l'homme , de celle des autres animaux.

Je ne vous dissimule pas que les sentimens de vos Philosophes modernes , sur la nature de l'Âme des bêtes , ne me plaisent en aucune façon ; je prens un milieu entr'eux , & m'éloigne également de ceux qui en font de pures machines , & des autres qui leur supposent une Âme matérielles , avec des

connoissances & des passions. Je crois que leur Ame est spirituelle & douée de raison comme la nôtre , à quelques égards près qui en font néanmoins les ressorts & les devoirs tous différens ; car n'étant ni l'Image de Dieu , ni faites pour lui , c'est à dire , ni destinée à le posséder , elle se trouve privée de tout ce qui conduit à cette bien-heureuse possession , & par conséquent elle doit finir avec le but qu'elle se propose , & auquel tendent toutes ses vûës & tous ses mouvemens , la mort ne respectant certainement que Dieu & son Image.

Il me semble , dis-je à Magnamara , que le Prince Gnome convient assez avec vous sur ce principe de l'immortalité de nos Ames. Ce n'est pas aussi cette conformité qui fait son erreur , repliqua-t-il , il ne s'égare qu'en ce qu'il assure que l'Image de Dieu a été ob-

scurcie entièrement par le crime du premier homme, & que nous avons perdu, par cet obscurcissement, le privilège de nous immortaliser, & les autres par notre entremise; ce qui n'est point. Cette Image a été seulement obscurcie & en quelque manière effacée; mais le fond, comme vous l'avez dit sagement, à ce Gnome opiniâtre, nous est demeuré avec toutes les prérogatives qui lui sont attachées. C'est le sentiment du plus grand & du plus profond Docteur de l'Eglise. Il soutient en mille endroits de ses Livres, que cette Image est tellement propre & essentielle à notre Ame, que si elle en étoit séparée un seul moment, elle retomberoit aussi-tôt dans le néant d'où elle est sortie. Et pour nous faire comprendre le mystère de cette Image sacrée, & la manière dont elle se forme & s'imprim

me en nous , il compare notre Ame à une glace de miroir. Le Verbe divin , dit-il , se regarde dans cette Glace mystique , & y produit son Image , & de ce regard continuel , qui devient réciproque entr'eux , dépend tout l'être & toute la durée de cette Image & du fond sur lequel elle est imprimée ; en sorte que cette Image s'évanouiroit entièrement & cesseroit d'être , si elle cessoit un moment d'être regardée ; de même que nous voyons disparaître l'Image d'un homme qui se regarde dans un miroir , aussi-tôt qu'il s'en éloigne , & qu'il ne s'y présente plus.

Ne vous étonnez donc pas si l'Ame des bêtes , toute spirituelle que je la fais , périt avec leur corps. Tout ce qui a commencé doit finir selon l'ordre naturel ; le néant ce qu'il a donné. Notre Ame suivroit cette fatalité , si elle

n'étoit pas privilégiée , en vertu des augustes caractères que la raison du très Haut a gravés dans le fond de son Être : elle participe aux Droits de la souveraine Vérité, qui lui est toujours présente , & on lui en rend les honneurs , comme on fait aux portraits des Souverains. Vous me dîtes , peut-être , que la bonté du Seigneur seroit blessée , si sa Sagesse laissoit périr sans pitié des esprits qu'il a éclairés de ses lumières , & je vous répons qu'elle ne recevrait aucune atteinte , quand toutes les créatures seroient anéanties ; parce que paroître ou disparaître , créer ou cesser de créer , sont également justes en Dieu , & qu'il n'y auroit pas plus de raison de se plaindre de la fin précipitée du monde , que du retardement de sa production.

Me seroit-il permis , mon Pere , lui

dis-je , de vous demander la raison pour laquelle le très Haut , dont les des-seins & les volontés sont toujours très équitables , s'est abstenu si long tems de se faire des adorateurs. Je vais vous l'apprendre, reprit-il. Il commença de parler sur ce sujet ; mais tout à coup la parole s'éteignit dans sa bouche ; il devint rêveur. Ses yeux parurent attachés à la terre ou , pour mieux dire , au pavé de sa cellule, & il faisoit la figure & les mines d'un homme extraordinairement appliqué. Je crûs qu'il pensoit sérieusement à ce qu'il devoit me répondre ; mais rien moins que cela. Il me dit , comme en s'éveillant d'un profond sommeil ; je vous demande pardon , mon Fils , si je suis obligé de vous quitter ; voila mon Génie qui m'avertit , qu'un Envoyé des Sages de la Chine est arrivé dans mon Cabinet , pour

me proposer de leur part quelques difficultés importantes , que le Livre d'Enoch , & le recueil des préceptes ; laissés aux Enfans de Noé , ont fait naître en ces Pais-là. On attend mes résolutions. Cet Exprès est un Sylphe , qu'on a fait partir ce matin de Tonquin , & qui s'y doit rendre avant minuit. Il faut l'expédier ; le calme & la solitude me sont nécessaires pour cela. Je lui témoignai civilement que je serois au désespoir de lui causer la moindre distraction , & après quelques embrassades & plusieurs remercimens , je lui fis une très humble révérence , & me séparai de lui , avec promesse de le revoir au premier jour , & de revenir avec empressement puiser de nouvelles instructions dans la source de ses clartés. Je fus bien aise d'avoir ce prétexte pour m'éloigner d'une maison ou les

portes étoient inutiles ; car enfin , cet Exprès , que je soupçonnai d'être le Courier de Merlin , ni pouvoit être entré que par la cheminée ; je dissimulai mes pensées , & je partis pour les aller communiquer à Mr. Schits , avec lequel je me divertis extrêmement du Rôle que je venois de joüer. Je lui répétai si exactement que rien n'y manquoit. Il rioit de tout son cœur de m'entendre faire le Philosophe & le Théologien : moi dont toute la Science sembloit devoir se réduire à former un Bataillon , & à lui donner toutes ses faces. Ce jeu continua durant quelques jours , après quoi une Lettre du Comte de Schomberg me fit retourner à Berlin , pour y attendre les Prédications de mon véritable Génie.

F I N.

67241





